L'ARMÉE ANGLAISE

SUR LE CONTINENT

(AOÛT 1914 — AOÛT 1915)

IL A ÉTÉ TIRÉ :

25 *exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

P976a

RENÉ PUAUX

L'ARMÉE ANGLAISE SUR LE CONTINENT

(AOÛT 1914 — AOÛT 1915)

1425-84
17/5/17

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
PARIS, 11, RUE DE GRENELLE

LIBRARY
OTHOROT 30 YTIBUS

PRÉFACE

En publiant cette étude sur l'action de l'armée anglaise pendant la première année de la guerre et en y joignant quelques notes de caractère plus pittoresque, j'ai tenu simplement à apporter un modeste témoignage aux efforts remarquables et, semble-t-il, généralement mal connus, de nos alliés.

Au cours de l'offensive allemande sur Verdun, n'ai-je pas entendu des personnes peu renseignées demander : « Les Anglais ne font donc rien? » et exiger quelque grande offensive britannique décongestionnant notre front sur la Meuse. Ils ignoraient que le général sir Douglas Haig avait immédiatement pris à la charge de l'armée anglaise un considérable secteur de notre front d'Artois, libérant de ce fait un nombre fort important de troupes françaises dont notre haut commandement a pu utilement disposer ailleurs.

L'histoire de la collaboration anglaise fournit

nombre d'exemples analogues : raids d'avions français de bombardement, escortés par des avions de chasse anglais, collaboration d'artillerie lourde anglaise dans des secteurs français fort éloignés des secteurs anglais, etc., dont on ne peut quotidiennement entretenir le public sans trahir le secret des opérations.

Puissent ces notes contribuer à éclairer l'opinion et à lui donner en la résolution formelle de l'Angleterre de contribuer de toutes ses forces à la victoire la plus absolue confiance.

NOTA. — Ces articles ont paru dans *le Temps* et dans *l'Illustration*.

L'ARMÉE ANGLAISE

SUR LE CONTINENT

L'ENTRÉE EN GUERRE DE L'ANGLETERRE

Il fallut la violation de la neutralité belge pour décider de l'envoi du corps expéditionnaire anglais sur le continent. Le 2 août 1914, sir Edward Grey donnait à M. Cambon l'assurance que la flotte anglaise défendrait les côtes françaises contre toute attaque allemande par mer (*Livre jaune*, pièce 137). Mais à cela se bornaient les promesses du gouvernement royal. On se refusait à Londres à croire que le cabinet de Berlin déchirerait le traité qu'il avait signé. Il fallut l'évidence, la réponse négative de M. de Jagow : « L'Allemagne est donc obligée de ne pas tenir compte de la neutralité belge » (*Livre jaune*, pièce 157, 4 août 1914), l'entrée des Allemands sur le territoire belge, à Gemmerich, pour montrer au ministère présidé par M. Asquith que l'Europe se trouvait désormais placée devant le problème décisif

de son histoire : la lutte des puissances de liberté contre les puissances de proie et de mensonge, et que l'Angleterre ne pouvait plus observer une attitude de prudente défensive et d'aide mitigée à la cosignataire de l'Entente cordiale, mais devait appliquer toute son énergie dans le combat dont dépendraient son existence propre autant que les garanties futures du monde.

La coopération militaire immédiate était faible. Elle était cependant loin d'être négligeable. Les promoteurs de l'Entente cordiale l'avaient si bien compris que l'aide éventuelle de divisions anglaises en France avait été prévue et le problème étudié de près par les spécialistes. Sir John French et d'autres officiers de l'état-major anglais avaient, au cours de ces dernières années, participé à nos manœuvres, conféré avec notre état-major général. Aldershot, d'autre part, avait reçu la fréquente visite de plusieurs de nos officiers supérieurs, en particulier du général Foch. Le contact s'était donc établi dès le temps de paix entre ceux qui allaient être de vaillants et fidèles compagnons d'armes.

Mais l'Angleterre avait si peu pensé aux nécessités que lui imposerait la grande guerre européenne qu'elle avait toujours cherché à éviter, qu'elle était demeurée sourde aux avertissements les plus pressants de ses hommes d'État et de ses chefs militaires.

En 1908, à Edimbourg, lord Rosebery avait eu beau signaler le danger et s'écrier : « En ce temps

où les paroles suivent les coups au lieu de les précéder, il est nécessaire d'être absolument prêt. Le patriotisme, si la nation s'éveillait soudain en présence de l'ennemi, ne fournirait ni troupe exercée, ni armes, ni stratégie; tout cela doit être préparé d'avance. »

Lord Esher s était en vain dépensé pour faire comprendre à ses concitoyens et à ses collègues du Parlement que dans l' « inévitable combat qui attendait l'Europe avec une puissance numériquement supérieure et mieux organisée pour la guerre que Frédéric et Napoléon ne le furent jamais », les puissances insuffisamment organisées seraient condamnées.

Le plus populaire des hommes de guerre, lord Roberts, avait désespérément plaidé la même cause dans tout le Royaume-Uni, l'attitude passive du peuple et du gouvernement était restée la même. En Angleterre, on avait le culte de la marine, mais on ne s'intéressait pas à l'armée. On votait son budget sans en approfondir les détails, et l'existence de quelques troupes de parade, à montrer dans la plaine de Laffan aux chefs d'États étrangers en visite, paraissait suffire aux préoccupations du peuple anglais.

La loi de 1907 sur la *Territorial Army* n'avait pas été modifiée. L'Angleterre, en cas de guerre, pourrait mettre en campagne un corps expéditionnaire composé des six divisions d'infanterie et 4 brigades de cavalerie, toutes formées par des

volontaires. Elle garderait sur son territoire une armée territoriale également composée de volontaires, mais dont le contrat d'engagement portait qu'ils ne pouvaient être appelés à combattre hors du Royaume-Uni sans leur consentement.

L'Angleterre n'avait pas voulu la guerre. La guerre la surprenait au dépourvu.

Les 1re, 2e 3e et 5e divisions d'infanterie et une division de cavalerie furent les premières débarquées. La 4e division d'infanterie s'embarqua pour la France le 23 août.

Ce fut jusqu'après la bataille de la Marne tout ce que l'Angleterre put nous envoyer.

A ces troupes vinrent s'adjoindre successivement la 6e division embarquée le 7 septembre, disponible le 16 septembre; la 7e division embarquée fin septembre et débarquée à Ostende; la 2e division de cavalerie débarquée avec la 7e division en Belgique; la 8e division et le corps indien, dont les premiers éléments ne furent disponibles que le 27 octobre.

LA CONCENTRATION

Le 14 août, le maréchal French débarquait à Boulogne; le 15, il rendait visite au président de la République à Paris, puis au général Joffre. Le 17, il gagnait son quartier général au Cateau. La Ire armée anglaise établissait son quartier général à Wassigny, la IIe armée anglaise à Nouvion, et la division de cavalerie anglaise à Maubeuge.

La ligne de démarcation de la zone de concentration de l'armée anglaise était délimitée à l'est par la ligne Hirson, Fourmies, Clairfayt, Erquelines, affectée à la Ve armée française du général Lanrezac.

L'heure de l'intervention de l'armée anglaise n'allait pas tarder. Le haut commandement s'attendait à une attaque en force allemande au nord de la Meuse. L'armée britannique devait coopérer à l'attaque de la Ve armée française sur la Sambre en débordant si possible les forces adverses.

Le 21 août, les renseignements et les reconnaissances d'avions signalent une masse importante allemande se concentrant au nord de la Meuse entre

Bruxelles et Namur. Il y avait là six corps d'armée et trois divisions de cavalerie. D'autres corps allemands prolongeaient l'aile droite vers Bruxelles et à l'ouest de la capitale belge.

Le 22 août, les 2e, 4e, 9e, 10e et 7e corps allemands avaient atteint la ligne Forest, Tubize, Lillois-Witterzee, Genappe, Sombreffe, Tamines. Des patrouilles de cavalerie étaient signalées de Gand à Audenarde, de Pacy-sur-Tournai à Saint-Guilhem, et sur le front Mons-Charleroi.

A partir du 21 août, l'armée anglaise s'était portée en avant. Le 23 au matin, elle était déployée devant Mons, la 1re division et la 5e brigade de cavalerie à Haulchin, la 2e division à Lalongueville, la 3e division à Jemmappes, la 5e division à Saint-Ghislain, le reste de la cavalerie à Quiévrain. La 19e brigade débarquait à Valenciennes.

A la suite de l'armée anglaise, le groupe de trois divisions de réserve françaises était dans la région de Merles-le-Château, l'aile gauche de la Ve armée française tenait le front Thuin-Malines. Le combat était déjà engagé sur la Meuse.

LA BATAILLE DE MONS

(23 AOÛT)

L'armée anglaise se préparait à attaquer quand, dans l'après-midi du 23, elle eut elle-même à subir le choc de l'armée allemande, sur la ligne Condé-Erquelines. Les régiments anglais subirent avec héroïsme l'assaut furieux des masses allemandes. Le sang-froid britannique ne se démentit pas. Le capitaine Shott, du Royal Berkshire, rassemblait ses hommes sous l'avalanche de mitraille, et, allumant sa pipe, s'écriait : « *Lads, we will smoke.* » (Mes garçons, fumons.) Les caissons des pièces anglaises se vidaient, les grognards anglais, vétérans des expéditions coloniales, trouvaient ce genre de guerre d'un sport très différent de celui d'un raid chez les Afridis ou d'une marche punitive au pays du mahdi. Tout de même « *Good luck to the old Regiment!* » (Bonne chance au vieux régiment!), disait en mourant un homme du 1er Warwickshire.

Tous les personnages de l'Epopée indienne de Kipling ressuscitaient. La « méprisable petite armée

du maréchal French » pouvait momentanément céder devant le nombre. Elle se retrouverait. Le 24 août, la Ve armée française se repliant sur la ligne Givet-Maubeuge, le corps anglais se replia lentement sur la ligne Maubeuge-Valenciennes, protégé à sa gauche par un corps de cavalerie français.

Pendant sa retraite, le corps anglais était attaqué par les IIe et IVe corps allemands, les divisions de Stettin et de Magdebourg, et subissait des pertes assez lourdes à son aile gauche.

Le 25, la retraite continuait sur la ligne Cambrai-le Cateau parallèlement, mais en avant du front de la Ve armée française. La situation est difficile, tout l'effort allemand se concentrant sur le corps anglais, qui se trouvait menacé sur sa gauche; dans la nuit du 25 au 26, le Ier corps anglais est attaqué dans ses cantonnements entre Landrecies et le Cateau. Les Colds-stream Guards sont amenés dans la nuit en automobile pour défendre le quartier général. La bataille est d'une violence extrême, mais le moral anglais n'est pas atteint; dans une batterie qui a perdu tous ses officiers et ses hommes, un sous-officier et deux artilleurs, seuls survivants, continuent le feu sans s'émouvoir; le régiment de Manchester fait des prodiges, mais l'effort dépasse les limites du possible. Le 1er corps anglais se replie à Origny-Sainte-Benoîte, sur l'Oise; le IIe corps à Saint-Quentin. Sir John French explique à ses troupes les raisons de la retraite; le maréchal est populaire parmi ses troupes, il sait s'arrêter au milieu d'elles, interroger les hommes, rire

avec eux. Les mots qu'il trouve pour leur faire comprendre la nécessité d'un mouvement de repli, qui est ce qu'il y a de plus terrible et démoralisant pour les hommes, rendent à tous la confiance. La retraite s'opère méthodiquement sous la direction du général sir Douglas Haig. L'infanterie légère du Highland, les fantassins d'Oxfordshire et du Buckinghamshire, le régiment de Worcester, les Connaught Rangers formeront l'arrière-garde. Les hommes se battent, dorment peu ou pas, marchent, chantent *Annie Laurie :* « *Hold your hand out, naughty boy.* » (Ote ta main, méchant garçon!)

Le 27 au soir, les 3e, 4e et 5e divisions anglaises sont au sud de la Somme, à Ham, où elles sont reconstituées et remises en main. Trois trains ramènent à Compiègne les hommes trop fatigués et le reste des trois divisions arrive à Noyon le 28 au soir.

Les 1re et 2e divisions arrivent le 28 dans la région de Chauny, entre Bichancourt et Audelin.

Le Ier corps conserve, par son arrière-garde, le contact avec la gauche de l'armée Lanrezac, à la Fère; à l'ouest, les 3e, 4e et 5e divisions restent à 10 kilomètres de l'Oise. Le 1er septembre, le repli des troupes anglaises s'effectue sur la ligne Fontaine-les-Corps, Nanteuil-le-Haudouin, Betz. Des fractions des Ier et IIe corps anglais refoulent la 4e division de cavalerie allemande et prennent dix canons à l'ennemi. Ce sont les jours qui précèdent immédiatement l'arrêt de la retraite générale et la bataille de la Marne.

LA BATAILLE DE LA MARNE

L'armée anglaise devait se maintenir à l'est de Paris et participer à l'offensive des armées françaises. Dès que la manœuvre du général von Klück eut déterminé les décisions du général Joffre, le maréchal French prit ses dispositions pour coopérer au nouveau plan d'action.

Le 3 septembre, des reconnaissances de l'aviation anglaise avaient signalé que l'ennemi avait suspendu son mouvement vers le sud et marchait vers le sud-est, pour passer la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry. A cette même date du 3 septembre, le corps expéditionnaire anglais avait reçu des renforts et reconstitué ses unités. Au soir du 3, la situation de l'armée était la suivante : les 3e et 5e brigades de cavalerie à Mauroy (au sud de la Ferté-sous-Jouarre), le Ier corps au sud de Signy-Signet, le IIe corps entre Ville-Mareuil et Couilly, le IIIe corps de Saint-Germain-lès-Couilly à Chanteloup, la division de cavalerie à Villeneuve.

Le 4 septembre, les troupes sont au repos.

L'armée anglaise opère sa conversion pour appuyer sa gauche à la VIe armée française qui se porte elle-même sur la ligne de l'Ourcq, au nord de Meaux. La direction de l'offensive de la VIe armée sera Château-Thierry, celle de la Ve armée et de l'armée anglaise Montmirail.

En vue de l'offensive, l'armée anglaise est ainsi disposée : Ier corps, Courpeloy-Pézarches; IIe corps, la Haussaye-Tigeaux; IIIe corps, Bailly.

La cavalerie anglaise est à Haute-Maison, Coulommiers, Tory-le-Châtel, en liaison avec un corps de cavalerie français.

Les ordres pour le 6 septembre étaient :

La direction générale d'attaque sera : Rebais.

La VIe armée doit déboucher sur l'Ourcq le 6 septembre à 9 heures.

L'armée anglaise sera en place à huit heures et se mettra en marche quand la VIe armée commencera à déboucher de l'Ourcq.

L'ARMÉE VON KLÜCK BAT EN RETRAITE

(6, 7 ET 8 SEPTEMBRE)

Le 6 septembre au soir, les avant-postes étaient parvenus sur la rive sud du Grand-Morin. Le Ier corps tenait la ligne Vandoy-le-Plessis-Pézarches, le IIe corps la ligne Faremoutiers-Courtry, le IIIe corps la ligne

Crécy-Voulangis; la cavalerie anglaise était à Choisy, en liaison avec un corps de cavalerie français.

Les forces allemandes se retirent dans la direction du nord. Dans la même journée du 6 la VIe armée française a attaqué sur le front Chambry-Oissery; la lutte est vive. Pour faire face à l'attaque du général Maunoury, le général von Klück reporte aussitôt du sud vers le nord-ouest deux divisions qui atteignent la Marne vers Vareddes et Lizy.

Le 7, toute l'armée allemande qui était devant les fronts de l'armée anglaise et de la Ve armée française bat en retraite.

Le 7 au soir, la cavalerie anglaise est à l'est de Choisy, le Ier corps anglais est à l'ouest de Choisy, le IIe corps à Coulommiers, le IIIe sur la ligne Maisoncelle-Giremoutiers.

Le 8, une reconnaissance d'avions signale que la route de Hondevilliers à la Ferté-sous-Jouarre est encombrée de troupes et de voitures qui, remontant au sud, passent la Marne en ce point pour se diriger ensuite vers le nord-est dans la direction de Montreuil. Devant la Ve armée française les arrière-gardes ennemies tiennent sur la ligne Montmirail-Viels-Maisons; devant l'armée anglaise sur la ligne Sablonnières-Orly.

Le 8 à midi, le Ier corps anglais est à Rebais, le IIe à Doue, le IIIe à Petit-Courroy, en liaison avec la 8e division française (armée Maunoury), sur le front Villemareuil-Pierre-Levée.

A 13 heures, le IIIe corps anglais atteint Signy-

Signet-Jouarre avec l'appui d'un groupe d'artillerie de la 8e division.

Le IIe corps atteint le Petit-Morin entre Jouarre et Arches. Le Ier corps tient la ligne entre Arches et la Trétoire. Le 8 au soir, l'ennemi a repassé la Marne et l'armée anglaise est devant la rivière. Le 9, les troupes anglaises bousculent les arrière-gardes ennemies, leur prennent 8 mitrailleuses et plusieurs centaines de prisonniers.

Le soir, l'armée du maréchal French tient les passages de la Marne; les avant-postes du Ier corps sont autour de Château-Thierry jusqu'au Thiolet et le quartier général du corps est à Charly. Les avant-postes du IIe corps sont à Coupery, sur la hauteur au sud de Montreuil, à Montreuil-aux-Lions et à Chaumont; le quartier général du corps est à Saacy.

Le IIIe corps tient les débouchés de la Marne à Champigny et à la Ferté-sous-Jouarre. Le quartier général du corps est à Tarterel.

DE LA MARNE A L'AISNE

(10, 11, 12 SEPTEMBRE)

La lutte contre les arrière-gardes se poursuit le 10; les Anglais prennent 7 canons, de nombreuses mitrailleuses, plus de 1.000 prisonniers et beaucoup de transports.

Le 10 au soir, le corps expéditionnaire anglais avait réalisé de remarquables progrès et atteint presque la ligne de l'Ourcq.

Le Ier corps tenait la ligne Dammard, Monnes, Priez, face au nord-est.

Le IIe, Saint-Quentin, Chézy, Gandelu, face au nord-ouest.

Le IIIe, de Cocherel à Montigny, face au nord.

Les 1 e, 2e et 4e brigades de cavalerie à Sommelous, les 3e et 5e brigades de cavalerie à Marizy et Passy-en-Valois.

Le 11, l'armée anglaise franchit l'Ourcq et progresse vers l'Aisne, la cavalerie atteint Servenay, Druisy et Trigny; le Ier corps a sa tête à Bruyères, Oulchy-le-Château, le IIe corps à Saint-Remy, le IIIe à Louatre.

Le maréchal French donne l'ordre pour le 12 de déboucher sur l'Aisne entre Bucy-le-Long et Bourg-et-Conin.

Dans la journée du 12, l'armée anglaise est engagée contre une arrière-garde qui occupe la Vesle, et, ainsi que la VIe armée française, contre les forces allemandes qui tiennent Soissons.

LA BATAILLE DE L'AISNE

L'armée anglaise occupe, le 13 septembre au matin, les trois emplacements suivants :

Ier corps : Courcelles-Vauxceré (en face des ponts de Bourg et Pont-Acy);

IIe corps : Braine-Serches, en face du pont de Chavonne, de Vailly, de Condé et de Missy;

IIIe corps : Billy-Rozières, en face des ponts de Venizel et de Soissons.

Le 13 au soir, le Ier corps anglais a conquis les points d'appui de Pont-d'Arcy, Bourg-et-Comin, Verneuil; le IIe corps, Missy et Vailly; le IIIe corps, Belleu et Villeneuve. Le IIIe corps a rencontré une grande résistance sur la rive droite de l'Aisne.

Le 14 septembre, le Ier corps passe l'Aisne à Bourg, se porte à Courtecon; il est fortement attaqué par l'ennemi débouchant de Troyon et Cerny, mais le rejette et lui prend 12 canons. Au nord de Vailly, le IIe corps, qui a passé l'Aisne à Vailly et à Missy, parvient à occuper les cotes 185 et 169. Le IIIe corps, qui a

passé à Venizel, attaque la cote 151 (1 kilomètre à l'est de Crouy) et la cote 146 (1 kilomètre à l'ouest de Chivres).

A gauche, la droite de la VIe armée française tient Crouy, Bauxroi, Pasly, Pommiers.

A droite, le XVIIIe corps (Ve armée) occupe le Chemin-des-Dames jusqu'au sud de Cerny-en-Laonnois. Mais les hauteurs à l'est et à l'ouest du canal de l'Oise à l'Aisne sont tenues par une nombreuse artillerie lourde ennemie.

Ces combats sur l'Aisne ont été violents. L'armée anglaise a déjà oublié les heures douloureuses de la retraite, ses qualités offensives sont restées entières. Ses vieux régiments historiques ont « donné » avec un égal entrain. Les régiments de la garde, les Seaforth Highlanders, les Camerons, le régiment du Middlesex, le Black-Watch peuvent ajouter le nom de l'Aisne à ceux déjà brodés sur la soie de leurs drapeaux qui pendent aux voûtes des cathédrales d'Angleterre.

L'OFFENSIVE ANGLAISE AU NORD DE L'AISNE

Le 15 septembre, à midi trente, le Ier corps anglais parvient à prolonger le XVIIIe corps français jusqu'au plateau au sud d'Ostel et repousse une attaque allemande sur ce plateau.

La 3e division du IIe corps a progressé par sa droite et occupe la lisière sud du plateau Folemprise-Rougemaison-Grandriez.

Le IIIe corps occupe les lisières sud du plateau, les cotes 146 et 151 au nord de Bucy-le-Long.

Le 15 au soir, le Ier corps, en liaison avec le XVIIIe corps français, a occupé la fabrique de Troyon. Sa gauche est au sud d'Orsel, la 3e division tient la crête Folemprise-Grandriez, la croupe 169 au sud de Torcy, Saint-Pierre, à l'ouest de Vailly.

L'ennemi, par contre, garde le plateau, le fort de Condé et Condé-sur-Aisne.

La 5e division est à Missy, la 4e tient la crête au nord de Bucy-le-Long, en liaison à Crouy avec la 45e division française.

Les combats de ces deux dernières journées ont été d'une particulière ardeur. L'armée anglaise a été soumise à des contre-attaques désespérées de l'ennemi, qu'elle a toutes repoussées; elle a fait un millier de prisonniers, enlevé 12 canons aux Allemands. La victoire lui a coûté 5.000 hommes.

L'armée anglaise organise la position qu'elle occupe en attendant la reprise de l'offensive. Le 16, la 6e division, partie le 7 d'Angleterre, rejoint le corps expéditionnaire. Elle est placée en réserve d'armée au sud de Soissons.

Du 17 au 20 se produisent les contre-attaques allemandes sur le plateau d'Ostel, les fantassins du Ier corps s'élancent à la baïonnette et infligent aux Allemands de lourdes pertes. L'ennemi bombarde avec son artillerie lourde les positions anglaises, renouvelle ses attaques contre la gauche du Ier corps, puis, le 20, devant l'insuccès de tous ses efforts, évacue Chivres.

Du 23 au 28 septembre, l'armée anglaise appuie l'offensive française. Le 23, son artillerie lourde bombarde le bois d'Ailles pour soutenir l'avance du XVIIIe corps français; le 26, la 2e brigade anglaise inflige de lourdes pertes à l'ennemi. Le 27, le IIIe corps anglais réalise une avance au nord de Bucy. Dans la nuit du 27 au 28, la 1re division repousse une violente attaque allemande.

Il n'était pas inutile de s'étendre quelque peu sur cette première partie de la campagne.

C'est l'époque héroïque, celle qui fut en fait décisive. Déjà elle est du domaine de l'Histoire. Herbert

Kaufman chantera *the Hell-Gate of Soissons* (la porte d'enfer de Soissons) : les douze sapeurs anglais qui se sont sacrifiés l'un après l'autre pour faire sauter le pont. Ce sont les derniers mots du colonel du régiment de Manchester : « Pas de reddition, mes garçons! Vous avez d'abord vos fusils, vous avez après vos baïonnettes et puis après la crosse de vos fusils, et puis, il reste vos poings! » C'est la charge cinq fois répétée des Scots Greys à Mons. Ce sont les Écossais du Royal Highlanders marchant à l'ennemi en se lançant de l'un à l'autre des ordres de football : « On the ball, highlanders! Mark your men! » (Suivez le ballon! Marquez vos hommes!) Tous ces soldats ont été sublimes. Ils ont dépassé l'attente même de leur chef, qui à la fin de la retraite de Mons ne les croyait pas capables de reprendre l'offensive avant une longue période de repos. Ils étaient peu nombreux; l'Angleterre, de par son système de recrutement ne pouvait momentanément compter que sur eux. Ils avaient rempli leur tâche : le premier et formidable effort de l'ennemi était brisé.

LE TRANSFERT DE L'ARMÉE ANGLAISE EN FLANDRE

Le front de l'Aisne était maintenant consolidé. Une période de stationnement allait suivre. Le corps expéditionnaire anglais allait recevoir des renforts : la 7e et la 8e division, deux divisions de cavalerie métropolitaine, une division de cavalerie des Indes. Le moment parut favorable au maréchal, ayant désormais une armée composée en grande partie de troupes fraîches, pour reprendre la place qu'il occupait primitivement à la gauche des armées françaises et avoir ainsi une ligne de communication plus courte avec ses bases de ravitaillement.

Le mouvement, auquel le haut commandement français donne son agrément, s'exécute par échelons. La division de cavalerie anglaise est prête à partir le 1er octobre, la relève du IIe corps anglais qui est au centre est terminée le 3 octobre au matin par extension de front des Ier et IIIe corps qui l'encadrent. Le transport du IIe corps dans la région d'Hazebrouck est achevé le 9 octobre. Une division française arrive

le 5 octobre dans la région de Soissons, elle remplacera le IIIe corps anglais qui sera acheminé dans la région de Pont-Sainte-Maxence-Compiègne et de là transporté dans la zone de Saint-Omer-Hazebrouck, prêt à agir le 13. Quant au Ier corps, il débarque dans la région de Saint-Omer le 19 octobre. La manœuvre était d'une extrême délicatesse, car ce transfert des troupes anglaises suspendait pendant près de dix jours tout mouvement de troupes françaises vers le nord, au moment où s'exécutait la manœuvre de renforcement de l'aile gauche française. D'un commun accord entre le général Joffre et le maréchal French, les divisions anglaises devaient s'engager au fur et à mesure de leur débarquement, sans attendre la concentration de l'armée anglaise.

LA QUESTION D'ANVERS

Dans les derniers jours de septembre, la 7e division d'infanterie et une division de cavalerie anglaises étaient débarquées d'Angleterre à Ostende. On envisageait à ce moment à Londres la possibilité d'envoyer au secours de la place d'Anvers ces deux divisions anglaises; mais tout devant être subordonné au succès de l'opération principale contre les masses allemandes cherchant à déborder notre aile gauche, ce projet fut abandonné après consultation du maréchal French et du général Joffre. La 7e division anglaise couvrira la retraite de l'armée belge qui évacuait Anvers et se retirait sur Ostende, Thourout et Dixmude. Elle viendra rejoindre le gros de l'armée anglaise. Le sacrifice d'Anvers était dur, car la place avait au point de vue anglais une signification toute particulière, mais on comprit à Londres ce qu'exigeait l'intérêt militaire, comme fut comprise à Petrograd la nécessité de l'évacuation de Varsovie.

LA BATAILLE DES FLANDRES

Les corps anglais parvenus successivement en Flandre se sont trouvés encadrés parmi les fractions françaises et belges. Ils ont constitué avec elles les éléments opposés à la tentative d'enveloppement de l'armée allemande. Le maréchal French a donc eu ses troupes engagées non sur une ligne continue, mais en plusieurs points du front.

Trois théâtres d'opérations peuvent être distingués, où, par l'importance des effectifs engagés et la violence du combat, l'effort anglais a eu un caractère différent :

1° Entre Dixmude et Ypres, un corps anglais (le IVe) a combattu à partir du 21 octobre avec les divisions territoriales françaises et la brigade française de fusiliers marins;

2° Entre la Lys et Lens, deux corps anglais (les IIe et IIIe) sont venus prolonger la Xe armée française qui opérait autour d'Arras et ont subi l'offensive ennemie qui visait Calais;

3° Une place spéciale doit être faite aux opérations

du Ier corps anglais qui a été employé le dernier devant Ypres et y a soutenu avec la VIIIe armée française l'assaut le plus violent de la masse allemande.

Sans pouvoir reprendre dans leur détail les opérations de ces trois groupements, il n'est pas inutile de donner un aperçu de la résistance opiniâtre des troupes anglaises aux assauts désespérés des masses allemandes.

Le IVe corps anglais (7e division d'infanterie et 3e division de cavalerie), qui avait été débarqué à Ostende, couvrit, comme il a été dit plus haut, la retraite de l'armée belge d'Anvers. Le 14 octobre au soir, la 7e division était à l'est d'Ypres près de Zillebeeke, la 3e division de cavalerie à Voormescelle; le 16, la 7e division s'établissait sur la ligne Zandvoorde-Gheluvelt-Zonnebeeke, la 3e division de cavalerie était autour de Langemarck. Une division territorale française était à Ypres et une à Poperinghe. Un corps de cavalerie française, à la gauche de la cavalerie anglaise, avait été porté dans la région de la forêt d'Houthulst où il avait pris contact avec les têtes de colonne d'une nouvelle armée allemande et s'efforçait de ralentir leur marche.

Le 19, l'occupation de Menin par la 7e division est empêchée par l'arrivée de colonnes ennemies évaluées à environ un corps d'armée qui débouchent de la ligne Thielt-Courtrai.

La cavalerie française, après de brillants engagements, se replie devant le gros de l'armée allemande. Le 20, la 7e division et la 3e division de cavalerie

anglaise sont à Poelcappelle-Zonnebeeke-Houthem, appuyées à gauche par les territoriaux français. Le Ier corps anglais prend place à leur droite; la mission de ces troupes est de tenir jusqu'à l'arrivée de l'armée que le général Joffre va constituer en Belgique, et aux côtés de laquelle elles vont livrer la formidable bataille d'Ypres.

L'armée anglaise va recevoir l'appui de la division indienne de Lahore qui, à la date du 20, a terminé son débarquement.

Le 21, l'attaque allemande se déclanche. Le 22, les troupes anglaises perdent Bixchoote. Elles contre-attaquent le 23. La lutte est très vive. La 7e division perd, puis reprend ses tranchées.

La 7e division a été très épuisée par les combats incessants et les marches continuelles qui lui ont été imposés depuis son débarquement à Ostende. Le 27 octobre, le maréchal French décide de disloquer le corps d'armée. La 7e division et la 3e division de cavalerie seront désormais rattachées au Ier corps, dont elles prennent l'aile gauche. La 7e division occupe le secteur de Zandvoorde à la route Ypres-Menin.

LES IIe ET IIIe CORPS ANGLAIS

Aussitôt débarquée, le 9 octobre, la cavalerie anglaise s'était portée vers l'est sur le canal Aire-Béthune, avec, comme objectif principal, la forêt de Nieppe.

Devant la cavalerie anglaise l'ennemi se retire d'Estaires, Merville, Laventie, mais se maintient à Pradelles et Vieux-Berquin et se concentre dans la forêt de Nieppe.

Le 11 octobre au soir, la 2e division de cavalerie s'empare, après une action assez vive, du Mont-des-Cats.

Derrière la cavalerie le IIe corps, qui a achevé ses débarquements, se concentre entre Béthune et Furnes, en liaison avec la gauche de la Xe armée française. Une brigade du 3e corps avec son artillerie est déjà disponible à Saint-Omer le 11 octobre. Le IIIe corps achève ses débarquements le 12 et se concentre autour d'Hazebrouck.

Tandis que le IIe corps progresse lentement sur la rive sud de la Lys, en face d'une très nombreuse cavalerie allemande, appuyée par des soutiens d'infanterie et de l'artillerie lourde, le IIIe corps s'avance sur la rive nord. Le corps de cavalerie opère à gauche de l'armée anglaise dégageant la forêt de Nieppe et parvenant le 12 au soir à Neuf-Berquin et Straseele : l'objectif du IIe corps est la Bassée, celui du IIIe Bailleul.

Le IIe corps atteint le 13 la ligne Noyelles-Pontheu. Attaqué violemment le 14 il maintient sa position.

Il opère dans une région industrielle, au sol plat, couverte de jardins enclos, de maisonnettes et d'usines, et où le soutien de l'artillerie ne peut être efficace.

Le IIIe corps, au contraire, continue sa marche vers

le nord-est. Le 14 au soir, il tient la ligne Neuve-Église-Vieux-Berquin, tandis que la cavalerie anglaise est déjà à Messines et Wytschaete. L'ennemi a évacué Bailleul en y laissant des blessés.

Le maréchal donne alors ordre au IIe corps d'incliner sa marche vers l'est, en s'avançant à cheval sur la Lys, sous la protection, à sa gauche : du corps de cavalerie anglais ; à sa droite : du corps de cavalerie français qui masque Lille et assure la liaison entre les deux corps anglais.

La cavalerie anglaise parvient le 15 sur la Lys jusqu'à Comines et pousse, le 16, des reconnaissances dans la région au sud d'Ypres. Deux divisions sont entre Messines et Hollebecke, une division à Rosbecke.

Le IIIe corps s'installe le 16 dans le bois de Ploegesteert, au nord de la Lys, et occupe Fleurbais, au sud de la rivière ; le 17, il tient la station d'Armentières.

Cependant le IIe corps est toujours arrêté à Givenchy, devant la Bassée, au sud de laquelle les Allemands occupent une position élevée.

Les Anglais essaient de la tourner. Ils progressent légèrement au nord de la Bassée et parviennent le 17 au soir, après des combats très âpres, à Herlies et Illies. Avec l'appui d'une brigade du XXIe corps français, ils attaquent, le 18 et le 19, la Bassée, mais sont repoussés par un feu très violent d'artillerie.

Le IIIe corps a continué sa marche. Il est le 18 à l'est d'Armentières, sur la ligne Verlinghem-Premesques-Radinghem.

Le front allemand, qui est déjà fortement organisé, est donc jalonné devant les IIe et IIIe corps anglais, par la Bassée, Furnes, Escobecques, Perenchey, Fort-Carnot, Lynselles. En avant de cette ligne, plus au nord, les Allemands tiennent également le front de la Lys, entre Frelinghiem et Werwick.

Le 20 octobre, la bataille est engagée sur tout le front; elle est particulièrement vive à Radinghem et à Frelinghiem. Le IIIe corps réussit à s'emparer de ce dernier village.

Le 21 et le 22, la lutte se poursuit. C'est le moment où les Allemands tentent, entre Arras et Ypres, leur plus violent effort sur Calais.

Sous la pression ennemie la ligne anglaise cède en plusieurs points. Les villages de Violaine, Herlies, Fromelles, Radinghem sont perdus par les Anglais.

Le 23, la bataille n'est pas moins acharnée.

Au nord de la Lys le corps de cavalerie, dans la région de Messines, subit du 20 au 25 une pression violente et réussit à se maintenir sur la ligne Messines-Hollebecke.

Le IIIe corps perd, puis reconquiert ses tranchées.

Le IIe corps se retire sur sa deuxième ligne de défense (Fauquescourt-Neuve-Chapelle-Givenchy).

Le 24, les attaques d'infanterie cessent. Le bombardement continue. Mais le IIe corps se trouve très affaibli par les derniers combats. Il est renforcé à sa droite par quatre bataillons et un groupe d'artillerie de la Xe armée française, à sa gauche par 2.000 carabines et toute l'artillerie du corps de cavalerie français.

Grâce à cet appoint, il repousse le 26 une attaque d'infanterie.

Le maréchal French envoie au IIe corps une brigade indienne; celle-ci attaque le 28 Neuve-Chapelle, s'en empare; mais, sous le feu des mitrailleuses, rétrograde avec des pertes sérieuses.

Le 29 et le 30 sont marqués par une nouvelle offensive allemande sur tout le front. Le corps de cavalerie est attaqué à Hollebecke et à Messines et résiste pendant ces deux jours, jusqu'à l'arrivée des corps français, qui vont occuper le front de Messines à Kleinvillebecke pendant la bataille d'Ypres. En face du IIIe corps, au bois de Ploegesteert, les Allemands sont refoulés après de chauds engagements. Enfin le IIe corps repousse également l'ennemi et trouve Neuve-Chapelle évacuée.

A la date du 30, le IIe corps qui a été particulièrement éprouvé, est entièrement relevé par le corps Indien.

La 2e division de cavalerie est relevée par le corps de cavalerie français qui sera lui-même relevé le 10 par le corps de cavalerie anglais du général Allenby. Les deux autres divisions alternent dans leurs tranchées devant Messines. Leur artillerie participera à l'action des troupes françaises sur Hollebecke, Wytschaet et Messines.

L'effort allemand, à partir du 30 octobre, se porte surtout vers Ypres. Il y a donc peu d'actions à signaler sur les fronts du IIIe corps et du corps indien.

Le 2 novembre, celui-ci perd quelques tranchées.

Le 3, il repousse une attaque sur Neuve-Chapelle. Le 4, il reconquiert les positions dont il avait été délogé.

Le IIIe corps arrête l'ennemi le 5, perd le 7 la lisière du bois de Ploegesteert, et essaie vainement de la reprendre le 10.

Le corps indien refoule le 7 novembre les Allemands qui essaient de s'emparer de Richebourg-Saint-Vaast. L'ardeur de l'ennemi est tombée. De deux sources différentes l'on apprend qu'entre le 31 octobre et le 2 novembre 30.000 blessés allemands ont été évacués sur Gand et Bruxelles.

La tentative allemande a échoué.

LE Ier CORPS ANGLAIS

La 2e division du Ier corps anglais avait été débarquée autour d'Hazebrouck le 16 octobre. Le Ier corps n'acheva sa concentration que le 19 et fut dirigé le 20, par Poperinghe, au nord de l'Yser, dans la région de Langemarck, où il s'établit à la suite du IVe corps anglais.

Le 21, il attaque au nord-est d'Ypres, mais ne peut progresser, la division territoriale française voisine s'étant repliée sur Bixschoote, dont les Allemands s'emparent le 22.

Le Ier corps tient au nord d'Ypres la ligne Steens-

traete-Langemarck-Zonnebeeke. Le 23, il est relevé de la position qu'il occupe au nord de la voie ferrée Ypres-Roulers par une division du IXe corps français et prolonge la ligne de Zonnebeeke vers Becelaere. La journée du 23 est marquée par une lutte très chaude. La 1re division a devant elle 1.500 cadavres allemands; elle a fait 600 prisonniers mourants de faim.

Le 25, la 2e division, appuyée à gauche par le IXe corps français, attaque, prend deux canons, fait des prisonniers, et malgré une opposition très vive, progresse vers Becelaere. La 2e brigade, attaquée dans la nuit, riposte et fait 270 prisonniers, dont 7 officiers.

Le 26, le Ier corps a encore gagné 1.800 mètres, 500 le deuxième jour, sans parvenir toutefois à atteindre Becelaere.

Mais l'ennemi a reçu des renforts; le 29, le Ier corps reçoit un formidable assaut. Les Allemands parviennent jusqu'à Gheluvelt. Les Anglais perdent 400 hommes et 5 mitrailleuses. A la fin de la journée, ils parviennent à reprendre leurs positions.

Le 30, sous la pression ennemie, les troupes anglaises perdent les hauteurs de Zandwoorde et reculent sur la ligne Zonnebeeke-Gheluvelt-Hollebeeke. Le général Foch, qui depuis le 8 octobre, date à laquelle le maréchal French était venu le voir à Doullens et régler avec lui le débarquement des troupes britanniques, est en liaison étroite avec le commandement anglais, envoie aussitôt au maréchal trois bataillons français. Il met ensuite à sa disposition cinq autres bataillons, six batteries des IXe et XVIe corps, puis

au fur et à mesure de leur débarquement, il achemine vers le front anglais les éléments disponibles du XXXIIe corps.

Après des combats qui durent quatre jours et au cours desquels la fraternité d'armes anglo-française est extrême, le front anglais est rétabli. L'offensive allemande, qui se poursuit violente jusqu'au 9, se ralentit le 11. La phase critique est passée.

Les journées qui suivent le 11 novembre sont calmes. Le duel d'artillerie se poursuit. L'armée anglaise reconstitue ses unités. Certaines d'entre elles ayant été retirées du front, la ligne anglaise est réorganisée. Elle sera dorénavant d'un seul tenant et s'étendra de Festubert (à l'est de Béthune) jusqu'à la cote 75 (au sud-ouest de Wytschaete).

L'armée anglaise, en quatre semaines qu'a duré la bataille des Flandres, a perdu 45.000 hommes, mais le sacrifice n'a pas été fait en vain. L'effort allemand s'est brisé sur l'Yser comme il s'est brisé sur la Marne.

Étroitement unis, Français, Anglais et Belges ont d'un cœur égal et d'une égale énergie barré la route de Dunkerque et de Calais en infligeant à l'ennemi des pertes énormes et irréparables.

LA VISITE ET LA MORT DE LORD ROBERTS

Deux des plus grandes batailles de l'histoire contemporaine et peut-être de l'histoire du monde étaient terminées. Les derniers jours de la seconde semaine de novembre voyaient l'agonie du rêve allemand. L'équilibre des forces était établi sur le front occidental. L'aide anglaise avait été dans la balance d'un poids inappréciable. Elle avait jeté dans la lutte toutes ses ressources immédiates. Ses pertes avaient été comblées par les réserves prévues dans le bill de 1907. Mais que se fût-il passé si, écoutant la voix de ses hommes d'État prévoyants et de ses chefs militaires, la Grande-Bretagne avait eu dès le début de la guerre une armée proportionnée à sa grandeur et à ses ressources en hommes? Un homme avait prévu plus que tout autre cette hypothèse : lord Roberts, l'apôtre inécouté de la conscription en Angleterre. L'âge — il avait quatre-vingt-deux ans — l'avait éloigné d'un commandement, mais l'intérêt passionnée que cet homme de guerre portait aux opérations l'attira sur le continent. Il voulut revoir les régiments indiens parmi lesquels il

avait passé quarante ans de sa vie, cette armée des Indes qu'il avait façonnée, ces unités de la division de Lahore, le 47e sikhs, qui défilaient, trois ans auparavant, à Delhi, devant l'empereur-roi au son de la *Marche de Manchester*, les bataillons de gourkhas, que la *Marche de Wellesley* entraînait, et les régiments de la division de Méerut, le 2e bataillon du 39e Garwal Rifles; ces troupes d'élite qui représentaient l'armée des Indes au durbar.

Lord Roberts, en se rendant, le 13 novembre, de Saint-Omer à Neuve-Chapelle-Richebourg-Lavoué, qui était alors le centre d'opérations du corps indien, fit un détour pour voir le général Foch. Ils se connaissaient de longue date; le général français avait fait de fréquentes visites en Angleterre. « J'étais commis-voyageur en danger allemand », disait-il lui-même récemment, et lord Roberts n'approuvait que trop les vues prophétiques de son invité. Le général Foch reçut le vieux maréchal dans ce bureau municipal, où il avait passé tant d'heures émouvantes durant les nuits de la bataille de l'Yser, regardant la pendule, une belle pendule ancienne au balancier visible, et attendant la sonnerie du téléphone. Le maréchal était en uniforme, enveloppé d'une grande pelisse khaki. Il s'intéressa aux explications du général sur les dernières manœuvres, suivit les croquis schématiques du capitaine Requin. « Quelle curieuse bataille! » déclara-t-il, en se rendant compte de l'enchevêtrement des divisions anglaises et françaises, attelées inlassablement à la même tâche : endiguer le torrent allemand.

Aux officiers de l'état-major qui lui étaient présentés, il déclara : « Vous avez un grand général! » Il était souriant. La joie de la victoire rayonnait dans ses yeux vifs. L'armée anglaise, dont il avait été le commandant en chef, avait répondu à son attente. La Marne et l'Yser avaient sauvé le vieux monde et sauvé l'Angleterre.

Le maréchal rendit visite dans l'après-midi au corps indien. Par une coquetterie de soldat, il ôta sa pelisse pour passer en revue les troupes. Ces journées de la mi-novembre étaient froides. En rentrant à Saint-Omer il frissonnait. Le 14 au soir, il était mort. Il y a dans cette disparition soudaine, brutale, d'un vétéran au lendemain du jour où il a constaté la victoire, où il s'est retrouvé une dernière fois parmi ses soldats, une beauté antique. La mort de lord Roberts, le jour même de la dernière vaine attaque allemande sur l'Yser restera un des émouvants instants de cette guerre.

LA GUERRE DE POSITIONS

A partir du 15 novembre 1914, l'action dans les Flandres prend le caractère d'une guerre de positions. Quelques actions plus importantes que les autres en marqueront les étapes : c'est le 25 janvier la grosse attaque subie par le Ier corps anglais à Givenchy et glorieusement repoussée. C'est du 10 au 12 mars l'importante affaire de Neuve-Chapelle, les 15 et 16 mars l'offensive sur Saint-Éloi. Du 17 au 21 avril l'attaque de la cote 60. A partir du 22 avril la bataille d'Ypres, où les Allemands font pour la première fois usage des gaz asphyxiants et où la division canadienne fit des prodiges, bataille qui dura presque sans interruption jusqu'au 25 mai.

Entre temps, c'est du 9 au 18 mai l'aide apportée par l'armée anglaise à l'attaque française dans le secteur d'Arras, l'attaque sur Festubert qui fait gagner plus d'un demi-kilomètre sur une largeur de 6 kilomètres à l'armée anglaise. Puis, c'est l'affaire du château de Hogghe.

Cette guerre de positions, si elle frappe moins l'ima-

gination du fait de son apparent piétinement sur place, ne signifie point l'arrêt du combat. La guerre actuelle est une guerre d'usure. C'est en tuant continuellement du monde à l'adversaire, en l'obligeant à combler ses pertes par des hommes nouveaux de qualité progressivement inférieure, en raison des classes de recrutement successivement appelées, que sa puissance de résistance diminuera.

A ce point de vue la situation de l'armée anglaise vis-à-vis de l'ennemi commun est particulièrement favorable. Alors que l'Allemagne doit faire appel à ses classes les plus âgées ou à ses classes les plus jeunes, l'Angleterre puise les contingents nouveaux qu'elle envoie sur le continent parmi l'élément le plus robuste de sa population. Elle lance aujourd'hui dans la bataille des volontaires de 21 à 30 ans qui ont à la fois la qualité physique de leur âge et la qualité morale du volontariat.

Ces hommes, ce sont les nouvelles divisions Kitchener qui depuis la fin de l'hiver 1914-1915 arrivent continuellement dans le nord de la France. J'ai vécu pendant plusieurs mois parmi ces troupes. En août 1915, j'ai vu l'une des divisions qui venaient d'arriver. Les hommes faisaient une impression remarquable de vigueur, d'entraînement, de discipline.

Progressivement, avec cet esprit de méthode qui caractérise le tempérament anglais, l'équipement a été amélioré; aux nécessités du jour ont correspondu les perfectionnements techniques.

Au moment de la bataille des Flandres, le gouver-

nement anglais, devant la gravité de l'heure, avait fait appel à son armée territoriale, celle qu'on ne pouvait sans son consentement employer en dehors du Royaume-Uni. Il ne faut pas se laisser abuser par ce qualificatif de « territorial » qui, en France, évoque l'idée d'hommes dont l'âge a un peu rouillé les jambes. mais qui savent en retrouver l'élasticité. En Angleterre, c'est une catégorie de recrutement et non une catégorie d'âge. L'armée territoriale est formée par des volontaires comme l'armée de campagne. Le consentement des territoriaux fut sans peine obtenu. Dès le début de novembre leurs bataillons et leurs batteries commençaient à arriver dans le Pas-de-Calais. D'autre part, des bataillons territoriaux étaient envoyés aux Indes pour y relever et libérer de nouvelles troupes d'active de l'armée des Indes. On ne saurait donner des chiffres qui informeraient l'ennemi, mais des généralités suffiront à apprécier l'effort. Au début, le corps expéditionnaire anglais comptait de 80.000 à 100.000 hommes. Au bout d'un an, l'Angleterre avait mis sur pied quelque chose comme dix fois ces chiffres.

L'œuvre créatrice continue. C'est là le résultat des mesures prises par lord Kitchener.

LORD KITCHENER

Le soldat auquel l'Angleterre a confié le soin d'organiser ses nouvelles armées a une réputation qui le désignait pour cette œuvre colossale. Né en 1850, Kitchener débuta dans le génie, et à 24 ans quittait l'Angleterre pour la Palestine, où pendant quatre ans il surveilla des travaux d'exploration. Il prit part, de notre côté, à la campagne de 1870 et on le retrouve à Chypre de 1878 à 1882, faisant des levés topographiques, dressant des cartes. Il occupa pendant quelque temps le poste de consul militaire à Erzeroum. Au moment où sir Evelyn Wood est envoyé en Égypte pour y réorganiser l'armée, la connaissance des langues orientales permet à Kitchener d'obtenir le grade de commandant dans la cavalerie égyptienne. Il se montre immédiatement un chef et un organisateur remarquable. Il prend part à l'expédition du Nil, est nommé gouverneur de Souakim, est grièvement blessé par des rebelles à Handoub et rentre en Angleterre se reposer. Il est à peine remis de ses blessures qu'il prend le commandement d'une bri-

gade de l'armée égyptienne pour la campagne du Soudan de 1888-1889.

En 1892, il remplace sir Francis Grenfell comme sirdar de l'armée d'Égypte. Il a 42 ans. Il commande l'expédition de Dongola en 1896 et l'expédition du Haut-Nil en 1897-1898, celle qui devait assurer sa gloire par la victoire d'Omdurman et la prise de Khartoum, le faire pair d'Angleterre avec le titre de lord Kitchener of Khartoum, lui donner la grand'croix de l'ordre du Bain, lui valoir des remerciements de l'unanimité du Parlement et une dotation nationale de 1.250.000 francs. Pendant la guerre sud-africaine, il est d'abord chef d'état-major de lord Roberts, puis lui-même commandant en chef. Il signe avec lord Milner la paix de Vereeninging. En 1902, il est nommé commandant en chef de l'armée des Indes. Il la réorganise, non sans rencontrer une vive opposition à son plan de réforme, mais sa devise est : « Unité de commandement, guerre à la confusion, au désordre, au manque de plan d'ensemble ». En 1909, il est promu maréchal. Il a 59 ans. On lui confère le commandement en chef des forces anglaises dans la Méditerranée. Avant d'occuper ce poste d'une importance considérable en raison de l'évolution de la politique impériale anglaise à la suite de l'Entente cordiale, lord Kitchener représente le roi et l'armée anglaise aux grandes manœuvres japonaises en novembre 1909, puis visite l'Australie et la Nouvelle-Zélande, afin d'aider de ses conseils les gouvernements coloniaux qui projettent une réorganisation de leurs armées. Enfin, en 1912, il remplace

sir Eldon Gorst comme consul général et ministre d'Angleterre en Égypte, un poste où son énergie est nécessaire pour mettre fin à l'agitation des louches et venimeux successeurs de l'idéaliste Moustapha Kamel pacha.

Telle est la carrière de l'homme. Son caractère est comme celui de beaucoup d'hommes d'action : volontairement taciturne. Son regard, d'un bleu d'acier, est déconcertant. Il regarde les gens droit dans les yeux. Il n'admet pas qu'on diffère ni qu'on tergiverse. Ce qui est possible doit être fait, et immédiatement.

Il a fait les nouvelles armées anglaises.

L'ORGANISATION DES NOUVELLES ARMÉES

J'ai eu l'occasion de voir de près les nouvelles divisions Kitchener. Exact était l'éloge qu'en faisait le maréchal French dans un de ses rapports quand il disait :

« En ce qui touche l'infanterie, les qualités physiques des hommes, leur tenue et leur maintien à la parade font honneur aux officiers et aux états-majors qui les ont exercés. Le personnel des officiers et du commandement semble très bon. L'équipement est en bon ordre et bon.

« Plusieurs unités d'artillerie ont déjà été mises à l'épreuve sur la ligne de feu en arrière des tranchées, et l'on a fait des rapports satisfaisants. Le tir a été extrêmement bon, et elles sont tout à fait capables de tenir leur place dans la ligne.

« Les bataillons de pionniers m'ont fait la meilleure impression. Les officiers sont entreprenants et habiles. Les hommes sont solides et remuent bien la terre. »

Ces divisions instruites en Angleterre sont main-

tenues en parfaite condition dès leur arrivée sur le continent. J'ai ainsi surpris à l'improviste des bataillons entiers en bras de chemise faisant de la culture physique dans un camp; non pas de ces vagues exercices mollement exécutés, dont nos hommes ne comprennent pas la nécessité et qu'ils considèrent presque comme une punition, mais de la gymnastique rationnelle, suivant les principes que l'on enseignait, jusqu'à la veille de la guerre, au Collège d'athlètes de Reims, et dont notre jeunesse commence à voir les bienfaits.

Ces hommes, du jour de leur débarquement à celui de leur arrivée au front, ont l'occasion de voir tout ce qui a été préparé pour eux par les services de l'arrière et de sentir ainsi le degré de sollicitude dont leur patrie les entoure.

On a beaucoup parlé de ces services de l'arrière de l'armée anglaise. Ils méritent en effet une mention toute particulière pour leur abondance et leur luxe. A ceux qui critiquent cette richesse, les Anglais rérépondent : « Notre armée est une armée de volontaires vis-à-vis desquels l'État est tenu de remplir scrupuleusement les clauses du contrat. Tant que nous n'aurons pas le service obligatoire qui transformera le droit en devoir, le soldat anglais demeurera évidemment un privilégié, nourri mieux qu'aucun autre, pourvu de tout le confort dont un homme en campagne peut souhaiter l'agrément. L'Angleterre est un pays de lentes évolutions. La notion du danger couru par la patrie n'entre que peu à peu dans l'esprit des

masses. Le sang-froid britannique ajoute à cette passivité et à ces exigences. Lord Kitchener trouve sans peine les recrues dont il a besoin, mais nos hommes ont trop dans l'esprit la tradition des égards dont Thomas Atkins a toujours été entouré, pour qu'on puisse les décevoir. D'ailleurs un homme bien nourri, pourvu de tout, ayant l'assurance, s'il est blessé, d'être admirablement soigné, est un homme d'une valeur double. » Et il est vrai que les Anglais, que l'ignorance populaire imagine rasés de frais et mangeant une tartine de confiture d'orange, se battent avec un admirable courage et un entrain magnifique.

Il est impossible de donner des chiffres, des indications de lieux ni de dates au sujet du fonctionnement des services de l'armée anglaise. Dès lors il faut croire sur parole celui qui a vu et qui écrit.

L'armée anglaise actuellement en France est très nombreuse, elle augmente chaque jour. Son ravitaillement en munitions suit une progression très satisfaisante. L'artillerie lourde s'est peu à peu constituée. Sir John French disait : « Nos canons sont meilleurs que les canons allemands. Nos obus de 320 équivalent à leur obus de 420. »

L'équipement du soldat anglais est le plus complet et le plus pratique qui soit en aucune armée. Plus de cuirs lourds et cassants, plus de sacs rigides qui blessent les omoplates. Tout est en tissu résistant et léger. Les approvisionnements dépassent toute imagination et des milliers de camions automobiles viennent chercher à des gares dont les voies ont été décuplées,

entièrement réorganisées, les vivres et les fourrages nécessaires.

A la cavalerie allemande qui ne peut remplacer qu'au prix coûteux de la contrebande scandinave une partie de ses pertes, l'Angleterre peut opposer des corps de cavalerie admirablement montés et auxquels l'Australie fournit en abondance des bêtes superbes. Le gouvernement anglais a, d'autre part, installé en Normandie un hôpital et un camp de convalescence pour chevaux qui sont une merveille du genre. 2.000 chevaux y sont constamment en traitement. Lors de ma visite, on réveillait du chloroforme une bête à laquelle on venait d'extraire un éclat d'obus de la poitrine. Une équipe de masseurs frictionnaient l'animal encore étendu sur une grande toile caoutchoutée. « Dans six semaines, me disait le vétérinaire, ce cheval sera rendu à l'armée en condition parfaite. » Le camp, entièrement improvisé, était arrangé avec un goût parfait, un souci d'ordre, d'hygiène, de confort même qui montrait tout le contraire d'une organisation hâtive et passagère. Les lads anglais venus des centres d'entraînement d'Angleterre et même de Chantilly et de Maisons-Laffitte, assuraient l'entretien des bêtes avec une compétence qu'il est inutile de souligner. L'artillerie et la cavalerie anglaises ont leur remonte assurée.

L'ORGANISATION SANITAIRE

Là où la méthode anglaise a peut-être montré ses capacités les plus hautes, c'est dans l'organisation du service sanitaire. L'évacuation des blessés par convois automobiles, par chalands aménagés pour les grands blessés auxquels toutes secousses sont dangereuses ou douloureuses, est à la hauteur de toutes les exigences. Les automobiles sont à peu de chose près semblables aux nôtres. Quant aux chalands que j'ai visités, j'en ai trouvé l'aménagement aussi pratique qu'aimable à l'œil. Un ascenseur central descend le brancard dans la vaste salle éclairée à l'électricité et munie de ventilateurs électriques. Chaque lit (sans couchette superposée) a sa moustiquaire et est pourvu des accessoires en nickel à l'usage individuel du blessé. Des fleurs égayent les parois et un phonographe est prêt à jouer *Happy Gipsy* ou quelque autre *rag-time* joyeux. Le chaland a sa cuisine, sa chambre à moteur, ses magasins de médicaments et de vivres, les cabines du personnel, qui se compose de 9 infirmiers et employés, deux nurses et un médecin. Le chaland

contient 34 lits. Un remorqueur par groupe de chalands assure la navigation sur les canaux jusqu'aux centre d'hôpitaux ou aux ports d'embarquement. Là, des navires-hôpitaux, avec lits à suspension spéciale contre le mal de mer, assurent le passage jusqu'aux ports anglais dans des conditions similaires de propreté et de confort.

Les hôpitaux ont ce même attrait. On a eu le même souci de donner au malade le cadre le plus souriant : grands hôtels ou casinos au bord de la mer, baraquements installés dans des sites aimables ou sur la côte de la Manche; la douleur des blessés connaîtra toujours la consolation des fleurs et d'une vision de beauté.

J'ai causé avec quelques-uns de ces infortunés. L'un d'eux avait deux doigts de la main gauche arrachés et le bras droit criblé d'éclats d'obus. Un œil seul apparaissait au milieu des bandages qui entouraient sa tête. La nurse, une jolie nurse à l'uniforme gris clair, au mantelet blanc bordé de rouge, venait de lui laisser le soin de faire lui-même le lavage des plaies de son bras droit. De ses trois doigts restants, avec un calme imperturbable, il trempait le tampon d'ouate dans la cuvette de solution de sublimé. Ses blessures l'intéressaient, il préférait en prendre soin lui-même. « Ça va, me dit-il, ça va! Ils ne m'ont pas eu! » Un autre, qui avait une forte fièvre et qu'un infirmier ne cessait d'éventer, commença, en voyant passer des uniformes français, de chanter la *Marseillaise*.

Un highlander, estropié pour la vie, auquel on

demandait s'il ne regrettait pas de s'être engagé pour la guerre, répondit : « Non, j'ai un bon *home*, et un homme qui a un bon *home* doit le défendre! » Ils ne se plaignaient jamais. Ils plaisantaient. L'un, qui a perdu le bras gauche, dit : « J'ai eu de la veine que ce ne soit pas le bras droit. Je serai « de première » pour ouvrir les portières des taxis dans le Strand! » Il y a de ces mots de soldats qui sont intraduisibles, des plaisanteries sur le *shorthandwriting* — la sténographie — (en traduction littérale : *écriture avec la courte main*), métier futur évident de ceux qui ont perdu des doigts et dont la main est de ce fait raccourcie.

Ces stoïques garçons sont les frères des nôtres, ils ont le même cœur élargi de la même pensée.

L'administration sanitaire anglaise a installé pour ses hommes des camps de convalescence qui procèdent des mêmes préoccupations. Les hommes sortis de l'hôpital y passent une moyenne de trois semaines. Ils y sont « retapés » des pieds à la tête. Coiffeur, dentiste, pédicure prennent soin des hommes qui, groupés dans des tentes joliment ordonnées dans un vaste terrain fleuri, se livrent au jardinage, refont progressivement leur éducation musculaire par des jeux sportifs et ne sont renvoyés au front qu'en parfait état. L'Angleterre a assez d'hommes pour n'avoir point besoin, comme dans l'armée allemande, de diriger précipitamment sur la ligne des malheureux aux plaies à peine cicatrisées.

A l'entrée d'un de ces dépôts de convalescents, une

grande pancarte porte quelques vers : *Our motto* (Notre devise), dont voici les premiers :

Smile ! Smile ! Smile !
Its' well worth while,
For when you smile,
Another smiles.

(Souriez ! Souriez ! Souriez ! Cela vaut la peine, car quand vous souriez, un autre sourit !) Et de fait, ce conseil, presque cet ordre, est suivi : ces hommes sourient. Dans leur coquet uniforme : complet de toile bleu foncé, grand col blanc et cravate vermillon, qui rappelle celui des invalides de Chelsea, ils vaquent aux travaux du camp, agrémentent les pelouses qui entourent leurs tentes de décorations en débris de verre coloré, en mousse, en fleurettes qui représentent les armoiries de leurs régiments, et parmi ces œuvres patientes, j'ai trouvé un coq gaulois faisant face à un lion britannique, avec cet aimable salut en français : « Bonjour, France ! »

L'AMITIÉ FRANÇAISE

La fraternité d'armes qui s'était manifestée pendant les batailles de la Marne et de l'Yser n'était pas un sentiment occasionnel né du danger commun. L'œuvre de l'Entente cordiale : la pénétration croissante des deux peuples, a été efficace. Dans tout le nord de la France où l'armée anglaise est cantonnée, la population civile et le corps expéditionnaire font excellent ménage. Le soldat anglais est « gentil » ; il « a le cœur sur la main ». Il donne tout ce qu'il a, paye « à des prix d'Anglais » ce dont il a besoin, s'intéresse à la vie nouvelle à laquelle il se trouve mêlé. Le dimanche de l'Assomption, dans un petit village de la Somme, je ne fus pas peu surpris de voir la procession sortir de l'église sous la surveillance et la direction de deux gendarmes anglais, tandis que deux autres sur le trottoir opposé maintenaient la foule (petite, il est vrai), avec le sérieux et le souci d'ordre des policemen londoniens. Cela était plus fort qu'eux : organiser, assurer l'ordre. Partout où ils sont, c'est le souci dominant : nettoyer, organiser la circulation, imposer

des mesures d'hygiène, créer les installations nécessaires. Quelqu'un disait en riant : « Il faudrait que les Anglais restassent encore deux ans dans le Nord. Ils lui feraient le plus grand bien. »

A un autre point de vue, et celui-là de réelle importance militaire, la présence des Anglais dans une large zone du nord français et sur le territoire belge facilite certains services, et en particulier celui du contre-espionnage. Les Anglais, une fois installés, ne connaissent plus de laisser-passer timbrés avec insouciance par un fonctionnaire pressé ou peu perspicace.

Il n'y a plus de recommandation, de tolérances bienveillantes, d'émoi de pauvre sentinelle territoriale devant le ton comminatoire d'un prétendu haut personnage ou d'un véritable puissant de ce monde piqué de curiosité et affligé d'indiscrète éloquence. On ne passe pas et on ne passe pas! Pas de femme anglaise déguisée en laitière ou se donnant comme cousine d'une native du lieu. Le provost-marshall est impitoyable. Il ne connaît que le secret des opérations, et cela est excellent. Cette rigueur ne semble pas gêner les commerçants que leurs affaires appellent réellement dans les villes où les Anglais sont cantonnés. Elle n'est gênante que pour les méchantes gens et les inutiles, presque aussi dangereux que les premiers.

Le peuple anglais a pris contact avec le peuple français, avec l'âme française. L'Angleterre a compris. J'ai eu peu d'émotion plus grande que celle qui m'étreignit lorsqu'une brigade de l'armée Kitchener nous fut présentée. Nous avions fait l'inspection de ces nouveaux

arrivés, tous gaillards solides, d'une allure irréprochable, impassibles comme de vieux soldats lorsque nous passions devant les files. Nous venions de rejoindre le pavillon planté en face de cette ligne imposante, quand le général commandant lança un ordre. Ces milliers de soldats retirèrent leur casquette, la mirent sur la pointe de leur baïonnette et toute cette brigade, d'un élan magnifique, cria : « Vive la France ! » Je songeais en quittant le terrain de la revue, alors qu'ils acclamaient encore ma patrie, au chemin parcouru, au travail qui s'était fait dans la conscience anglaise pour parvenir à ce résultat. C'est une des plus grandes leçons de cette guerre, une de celles qui font certainement réfléchir notre ennemi et détruisent le futile espoir qu'il caressa de nous désunir.

LA PRÉPARATION DE L'EFFORT

L'armée anglaise a des divisions nouvelles, son nombre augmente. Son artillerie est prête. Ses munitions seront bientôt adéquates à la consommation nécessaire. Ses escadrilles d'aviation qui ont inauguré les grands raids de bombardement ont un personnel abondant, audacieux et un matériel de premier ordre.

Ses services de ravitaillement, de remplacement d'hommes, de chevaux et de matériel, son organisation sanitaire (et j'ai oublié de mentionner ses vingt-cinq trains d'évacuation dont chacun coûte la bagatelle de 450.000 francs et sont beaux et pratiques comme des modèles exceptionnels d'exposition universelle), ses lignes de communication des bases au front, ses convois, tous les rouages de l'existence matérielle d'une très grande armée sont admirablement au point.

Quelle est maintenant la préparation de cette armée au combat ?

Au début de la guerre, on doutait qu'il fût possible, quelles que fussent les réserves d'hommes, d'en

faire un usage satisfaisant, en raison du manque de cadres.

Comment l'Angleterre ferait-elle pour trouver dans sa petite armée active les cadres nécessaires à d'aussi grandes formations?

Le problème pour elle s'est trouvé facilité par la composition même de son armée. Ses nombreuses guerres coloniales avaient préparé un chiffre considérable de sous-officiers de métier et des états-majors disproportionnés avec le nombre de contingents sous les drapeaux.

D'autre part, la discipline sportive anglaise, l'habitude de l'obéissance des hommes et la pratique du commandement chez les capitaines de teams de football, de cricket, rendaient la discipline militaire instantanément compréhensible.

Enfin les lourdes pertes en officiers subies par toutes les armées depuis le début de la campagne ont égalisé les situations des adversaires. En Allemagne comme en France, combien de compagnies sont commandées par des officiers de réserve qui avaient très peu travaillé en temps de paix et ont pour ainsi dire tout appris depuis et pendant la guerre!

Des poilus partis caporaux sont aujourd'hui lieutenants, commandants de compagnie. Le mérite individuel a tout fait.

Pourquoi le phénomène semblable ne se serait-il pas produit dans l'armée anglaise, parmi les hommes de cette nation dont l'énergie, l'initiative ont toujours été données en exemple.

La tournure même prise par la guerre, demandant plus de résistance, de courage, de sang-froid que de science tactique, du moins pour les officiers de troupe, a également supprimé les différences trop choquantes entre les officiers de métier et ceux que la guerre a improvisés.

L'Angleterre n'a cependant pas négligé la formation savante de ses nouveaux officiers. Il y a ceux que depuis un an elle instruit dans ses écoles spéciales d'Angleterre et qui accompagnent les nouvelles formations, et ceux qu'elle forme derrière son front, prêts à remplacer ceux qui sont tombés. Dans deux collèges : Marlborough house et Somerset house (ainsi sont baptisés deux châteaux du Pas-de-Calais), elle réunit les jeunes gens envoyés des tranchées comme reconnus aptes au grade d'officier et leur fait suivre un cours, plus pratique que théorique, gradué avec la plus intelligente compréhension des devoirs et des utilités.

Pour les armes spéciales : écoles de bombardiers, écoles de mitrailleurs, la même préparation intensive et intelligente fonctionne sans interruption. Tout cela est conçu pratiquement. Ceux des privilégiés qui ont vu les tableaux de M. R. R. Gill, sergent instructeur et peintre de grand talent, engagé volontaire au bataillon des Artist Rifles, détaché à l'école des mitrailleurs, n'oublieront point ces panneaux d'une si vivante leçon : Vendresse, septembre 1914, les théâtres des hauts faits des Blackwatch; Landrecies, où se distingua le 3e Coldstream Guards; la route de Menin, où

en mai le 2e Camerons eut la victoire; Richebourg-Lavoué, dans un rayon de soleil; la cote 60, paysage lunaire aux cratères émouvants, dont quelques taches rouges de tuiles de maisons effondrées égayent la tristesse comme une paysanne au tablier de carmin dans un tableautin de Corot. L'enseignement par l'image complète les travaux pratiques. Les hommes qui sortent de ces écoles sont pleinement outillés pour l'œuvre de demain.

L'anecdote de la dame demandant à lord Kitchener quand la guerre serait finie, et la réponse du maréchal : « Madame, je ne sais pas quand la guerre finira, mais je sais qu'elle commencera en mai » était mieux qu'une boutade. L'Angleterre ne pouvait pas avant faire sentir la plénitude de son effort.

L'Allemagne avait espéré la victoire foudroyante de l'attaque brusquée. La bataille de la Marne lui a enlevé cet espoir. Elle crut au débordement par l'aile droite et à la percée par des phalanges en rangs serrés jetées impitoyablement à l'assaut. La bataille des Flandres lui a coûté des centaines de milliers d'hommes et a arrêté définitivement l'élan allemand.

L'Allemagne n'avait pas cru à l'intervention anglaise. On se souvient du télégramme désormais historique de sir Edward Goschen à son gouvernement, à la suite de sa dernière entrevue avec M. de Bethmann-Hollweg : « J'ai trouvé le chancelier très agité. Son Excellence a commencé tout de suite une harangue qui a duré vingt minutes. Il a dit que la mesure prise par le gouvernement de Sa Majesté britannique était ter-

rible au dernier point; juste pour un mot — « neutralité », — un mot dont en temps de guerre on n'a si souvent tenu aucun compte, — juste pour un chiffon de papier, la Grande-Bretagne allait faire la guerre... — Son Excellence était dans un tel état d'excitation, il était si évidemment démonté par la nouvelle de notre action... »

Le chancelier devinait-il déjà ce que représenterait à la longue l'intervention de l'Angleterre? Était-ce là la raison de l'agitation qu'il ne pouvait plus réprimer? L'Empereur a parlé une fois de « la méprisable petite armée anglaise », c'était sans doute pour encourager ses troupes. Il a fait démentir ce jugement. Les faits l'avaient démenti avant lui.

LES CHEFS

L'armée anglaise, riche en hommes, en munitions et en matériel, a des chefs dignes d'elle, travaillant en étroit accord avec notre haut commandement et en liaison constante avec lui.

Le maréchal sir John French, qui commanda pendant un an et demi l'armée anglaise, et qui porte aujourd'hui le titre de lord French, est né en Irlande. Il avait débuté dans la marine, puis entra au 8e hussards en 1874, fit la campagne du Soudan de 1884-1885, fut nommé au commandement de la division de cavalerie au Natal en 1899, prit part aux combats d'Elandslatage, Reidfontein, Lombard's Stop, etc., commandant la cavalerie de l'armée de lord Roberts jusqu'à la fin de la campagne.

Il avait été nommé chef d'état-major général en 1911. C'est un homme d'intelligence vive, aux décisions rapides. Il fut fréquemment l'hôte du généralissime, le général Joffre, pour lequel il professe une haute admiration. Ses deux collaborateurs immédiats pendant cette première partie de la guerre, les

généraux sir W. Robertson et sir Henry Hughes Wilson, ont les dons les plus brillants et une compréhension admirable des situations et des nécessités de cette guerre. Sir H. Hughes Wilson, qui a cinquante et un ans, a été cité quatre fois à l'ordre du jour de l'armée pendant la guerre du Transvaal. Il était chef du 3e bureau (opérations) de l'état-major général de l'armée anglaise. Il est commandeur de la Légion d'honneur. Parmi les commandants d'armée, du début de la campagne, on peut citer les noms, de sir Herbert Plumer et de sir Douglas Haig, l'actuel général en chef. Le premier a été cité cinq fois à l'ordre du jour de l'armée pendant la guerre du Transval, une fois comme commandant et quatre fois comme colonel. Il est âgé de cinquante-huit ans. Sir Douglas Haig, qui a cinquante-trois ans, fut élève de l'école de guerre, prit part à l'expédition du Nil, accompagna sir John French au Natal au moment de la guerre sud-africaine. Il y servit alternativement à l'état-major et dans les corps de troupe. Après avoir commandé un régiment de lanciers, il fut promu inspecteur général de la cavalerie aux Indes. De 1906 à 1909, il dirigea successivement deux des plus importants départements du ministère de la guerre : celui de l'instruction des troupes et celui de l'état-major. En juin 1909, il était nommé chef d'état-major de l'armée des Indes.

Ces chefs, et il y en a d'autres, beaucoup d'autres, ont eu une carrière riche en expérience, où les soucis d'organisation, les prodiges d'organisation ont tenu

une place plus importante que le « Kriegspiel » théorique. Aux qualités d'imagination et de science militaire françaises viennent se joindre ces dons et cette expérience.

De cette heureuse union sont déjà nées des victoires. Le passé répond de l'avenir.

DANS LA ZONE ANGLAISE

DANS LA ZONE ANGLAISE

LE POLICEMAN

Pour entrer à Ypres, par la route de Poperinghe, on joue à cache-cache avec les shrapnels allemands. Ils affectionnent le coude de la route devant l'hospice d'aliénés (une attraction instinctive évidemment), et sans relâche fauchent les branches des platanes ou déchaussent des pavés. Il doit y avoir quelque part un commandant de batterie allemande, qui, ayant une fois pour toute réglé son tir sur ce point, continue et continuera jusqu'à ce que ses pièces n'en veuillent plus et aient besoin d'être renvoyées à Essen.

C'est une caractéristique allemande que cette obstination dans l'inutile.

Je connais des villages, où, depuis des semaines, il n'y a plus un être humain et qui reçoivent quotidiennement du 210. On sait l'heure de cet arrosage que l'on observe de loin avec un sourire. Il y a même dans l'un de ces villages une prétentieuse maison bourgeoise

dont le propriétaire avait orné la façade et les côtés de statuettes de terre cuite du plus pur style commercial. Les obusiers boches ont eu raison d'Apollon, de Pomone, de Thalie, avec une vraisemblable facilité. Il n'y a plus qu'une approximative Melpomène qui ose railler leur fureur. Chaque fois que je passe par là, en dehors des heures réglementaires (celle du bombardement systématique), j'ai un coup d'œil amical pour la vaillante muse et pour le rosier du curé, un adorable arbuste de « roses thé » dont j'ai suivi de semaine en semaine l'épanouissement derrière la grille verrouillée. Nul n'a touché à ces tiges lourdes depuis le jour du départ, quand l'ecclésiastique, que l'on devine un brave homme paisible aux soins qu'il apportait à son jardin, a suivi ses ouailles, épouvantées à juste titre du déluge d'acier qui tombait sur leurs toits. Le village est désert, le cabaret de « l'Homme d'argent » a sa porte et ses fenêtres défoncées comme par quelque géant ivre et furieux, la modeste mairie a versé sur la chaussée toute sa paperasserie administrative, la boutique de l'épicière, la chère petite boutique provinciale où, dans la vitrine poussiéreuse, se décoloraient des sucreries et pâlissaient des étiquettes de chicorée, n'est plus qu'un monceau de verreries brisées et de papiers maculés par la pluie qui tombe au travers du toit défoncé. Il n'y a plus personne. Ce n'est pas tout à fait exact : il y a le policeman anglais. Il a une double mission : veiller sur le village abandonné, empêcher les maraudeurs de cambrioler les maisons que les obus ont temporairement épargnées et assurer la circulation

des voitures (quand il en passe, et ce n'est pas souvent !) avec la maîtrise qui a fait la réputation de la force publique londonienne. Il est au tournant où deux voitures, allant en sens inverse, pourraient se rencontrer. Les marmites le préoccupent beaucoup moins que cette parfaite organisation du trafic. Et c'est un curieux symbole que ce petit village dévasté des Flandres où tout ce que les hommes ont édifié a été détruit par d'autres hommes, où seule l'indestructible beauté de la nature s'épanouit, et sur lequel veille un homme débonnaire dont la conservation de l'ordre est tout le souci.

Ypres, qui est dans la zone anglaise, jouit d'une égale surveillance dans sa désolation. Les avions allemands, qui ont survolé et continuent de survoler les ruines comme des charognards, ont dû rendre compte de l'état actuel de la ville. Nulle troupe ne saurait cantonner dans ces décombres et pourtant, de la forêt d'Houthulst, les obusiers lourds allemands s'acharnent sur les Halles, sur la Cathédrale, sur toute la ville. Les pierres de taille ont achevé d'écraser M. Vandenpeereboom, descellé de son socle de bienfaiteur municipal et d'illustration locale. Il y a quelques mois, il gisait dans la poussière, le nez cassé; aujourd'hui, les débris de ce marbre moderne se confondent avec les fines ciselures médiévales et les plombs tordus des vitraux, restes lamentables d'un délicieux et paisible passé. Les rues sont désertes. Je dirais même que c'est une cité de silence, car le bruit du canon, ses détonations métalliques, vibrantes quand

c'est un coup au départ, ou épaisses et lourdes quand l'obus arrive et éclate, ne peut pas être classé dans les bruits de la vie. Une voix, un chant, un roulement de charrette, une porte qui s'ouvrirait, rompraient cette angoisse du silence que le fracas du canon ne diminue pas. Alors on est heureux de rencontrer le policeman anglais qui a changé sa redingote bleue, son casque de feutre pour l'uniforme khaki avec, comme seul signe distinctif, le brassard noir aux lettres rouges « M. P. » Il représente une idée, celle qui est la force historique de l'Angleterre : la volonté réfléchie d'ordre qui impose la patience, qui protège et maintient ce que l'humanité a mis des siècles à péniblement établir. Même dans le désastre, il surgit pour sauver ce qui reste, préparer le renouveau après l'horrible cauchemar. Et l'on comprend la rage du bandit allemand contre cette nation calme, mais inflexible, dont le policeman pesant, bienveillant pour les faibles, indulgent aux simples tapageurs mais terrible contre les malfaiteurs, est la si frappante image.

SUR LA ROUTE

La route bordée de peupliers file toute droite jusqu'au prochain village, une de ces bourgades au nom flamand qui est maintenant devenu familier à tant de soldats et à tant de civils. Ces petits villages des

Flandres étaient sans histoire, ils sommeillaient dans la béatitude des terres grasses. Les cartes Taride écrasaient du gros trait rouge conducteur leur nom modeste. Les autos les traversaient à vive allure appelées par Ostende trépidante ou Bruges en rêverie. La vie y était calme et paisible, les brasseries locales fournissaient les nombreux estaminets d'une bière aigrelette, agréable aux fumeurs de pipe. Les pâturages humides et le houblon assuraient la richesse. Il semblait que rien ne dût jamais attirer l'attention sur ces localités minuscules. Et la guerre est venue et l'on connaît maintenant Pervyse et Ramscappelle, Reninghelst, Bixschoote, Bœsinghe, Elverdinghe, Vlamertinghe, Langemarck. La souffrance a assuré la gloire des unes, d'autres ont eu droit à cette renommée par leur situation stratégique, par leur qualité soudainement venue de centre de ravitaillement ou de quartier général de brigade, de division, voire de corps d'armée. Chaque maison, ou ce qui reste de chaque maison, a sa vie propre. On peut parler du château de Hooge à la moitié de l'armée anglaise comme du Cabaret rouge de Souchez à toute l'armée française du Nord. C'est une Belgique et une France septentrionale ignorées qui deviendront de grands et pieux pays de pèlerinages et réserveront, à ceux qu'aucun douloureux souvenir de cœur n'attirera vers ces terres basses, d'adorables surprises. Et il y a là, cachées dans la verdure des châteaux romantiques que les obus n'ont pas su trouver, des demeures de seigneurs modestes qui n'étalaient point une joie d'exister et doublaient d'une

ceinture d'eau dormante leur volontaire recueillement. La guerre a violé presque tous ces asiles. Les cartes d'état-major découvrent ce que masquent les rideaux d'arbres les plus touffus. Les camions automobiles ont écrasé la brique rouge sur d'étroits chemins que ne foulaient, il y a un an, qu'un tilbury léger ramenant les invités débarqués à la proche station du « vicinal ». Les Anglais se sont installés. Ils ont pris possession du château comme du village, comme de la route. La route est le domaine où le caractère national s'affirme de la façon la plus visible. Je ne sais pas combien de milliers de camions nos alliés ont fait venir d'Angleterre et d'Amérique. S'il n'y avait pas les routes, les grandes routes dont on a encore élargi et durci les bas côtés, on ne saurait où tous les mettre. Toutes les grand'places de tous les villages de Flandre ne suffiraient pas à les garer. Mais il y a les routes, et les camions (les *lorries*) y sont rois. Ces convois sont si nombreux, arrêtés ou en mouvement, que les aviateurs allemands, volant à une altitude moyenne de 2.500 à 3.000 mètres, respectueux des canons spéciaux, doivent avoir, quand un souci d'indiscrétion les démange, quelque difficulté à s'y reconnaître et à juger, d'après les convois anglais, les faits et gestes de l'armée du maréchal French. Ces convois sont des magasins roulants qui regorgent d'estimables choses : de la savoureuse Dundee Marmalade, de la viande congelée d'Australie, des caisses de tabac de Virginie, des meules de Chester et d'excellents obus d'un peu partout.

Tout cela est confié à des messieurs en bras de chemise, le bas des manches roulé jusqu'au-dessus du coude, ce qui est certainement la tenue favorite de tous les sujets de Sa Majesté, dans quelque coin de l'Empire britannique qu'on les rencontre. Et ces messieurs astiquent, à en user le métal, des moteurs ou la tôle de la carrosserie, comme s'il devait y avoir tous les jours le passage de Sir W. Maxwell, quartier-maître général, ou du lieutenant général Sir G. T. N. Mac Ready, adjudant général, dont le nom ne souffre pas l'imprévoyance. Le camion-forge tremble de toute l'activité de ses machines-outils. Un gentleman qui n'a plus rien à nettoyer dans sa voiture fume sa pipe et lit *Tit-Bits*. Un autre poursuit sa manie de frotter en faisant passer du rose au carmin la peau de son cou et de sa poitrine dont la mousse de savon ne peut cacher la violente coloration. Et cette petite scène de vie industrielle et familiale est placée sous la protection d'un tommy, baïonnette au canon. Quand passe un détachement en armes, le tommy protecteur se réchauffe par un peu de maniement d'armes, et les gentlemen en bras de chemise saluent les passants de l'armée combattante avec une cordialité qui n'est égalée que par les réponses. Il n'y a pas dans l'armée anglaise de jalousies, de mauvaises humeurs provoquées par l'embuscade. Tout le monde étant volontaire, chacun s'est engagé pour la tâche dont il se sentait capable. Le gentleman qui fait reluire le tube à eau comme s'il devait figurer demain au Motor Show de l'Olympia a cette vocation là. Il estime en toute conscience qu'en y

apportant un zèle ininterrompu pendant des mois, n'importe où, aussi bien dans les environs de Rouen qu'à 2 kilomètres d'Ypres, il est un aussi parfait fils du Royaume-Uni que le camarade des *Black watch* qui a fait la retraite de Mons, les batailles de la Marne, de l'Aisne et de l'Yser. Et le camarade des Black watch est du même avis. La formule anglaise *The right man in the right place* est une sorte de banalité, comme sont d'ailleurs la plupart des choses trop belles. L'armée anglaise a tout de même réussi à en faire une magnifique réalité. Chaque homme est fier de ce qu'il fait, si dépourvue de gloire héroïque que soit sa fonction. Quand la guerre sera finie et qu'il rentrera en Angleterre sans *Victoria Cross*, personne ne songera à lui en faire grief et lui-même n'aura pas l'éternelle morsure de conscience. Il ne cherchera pas à ramasser une croix oubliée dans une antichambre pour faire tout de même figure de héros. Il avait la charge d'une ambulance, d'une cuisine, d'un dépôt de remonte, d'un magasin à chaussures; il a géré son affaire en impeccable *businessman*. C'était tout ce que son pays lui avait demandé. Et c'est ainsi que l'avant fait bon ménage avec l'arrière.

Et je reviens à mes autos. Toutes les semaines, concours d'astiquage, dans les différents convois. Ce jour-là tout est repeint, les cuivres brillent, il n'y a plus une goutte d'huile dans le carter, on peut toucher le moteur avec des gants blancs. Le vainqueur gagne 10 shillings, et l'État économise 50 guinées grâce à la conservation du matériel.

« FIVE O'CLOCK TEA »

Je ne sais pas si les territoriaux qui gardent les entrées et les sorties de la petite ville apprendront jamais l'anglais, mais ils finiront tout de même par connaître la prononciation anglaise du nom des localités belges des environs. Comme la pure prononciation belge est déjà fort différente de la française (tout arbitraire d'ailleurs), on devine les prodiges d'imagination qu'il faut déployer pour deviner la destination probable d'un traînard écossais qui s'efforce de rejoindre son unité ou d'un motocycliste du Royal Flying Corps cherchant un quartier général, une petite enveloppe couleur terre de Sienne à la main. Je suis bien persuadé que cinq fois sur dix, on dirige sur Oultersteene un brave homme qui souhaitait se rendre à Oudezeele et il y a tant de villages dont le nom finit en « Capelle » dans les pieuses Flandres que les meilleurs géographes, étrangers au pays, doivent être jugés avec indulgence s'ils commettent quelques confusions.

Mais il faut croire que l'armée anglaise a des dons particuliers d'orientation, car jamais je n'ai vu revenir, désemparée, une de ces victimes de la linguistique. Le soldat anglais est doux et complaisant. Il accepte avec une aimable philosophie les mésaventures. Sa joie déborde quand il s'aperçoit qu'on l'a

compris ou qu'il a lui-même compris. Je n'oublierai jamais un grand diable de cavalier indien qui, un soir vers 23 heures, provoqua quelque émotion au quartier général du général F... où la patrouille l'avait amené. Le planton du général, le sergent de nuit, et le secrétaire dactylographe du 3e bureau faisaient cercle autour de lui, et, avec le concours des gendarmes du poste, s'efforçaient de lui faire expliquer les raisons de sa présence tardive dans les rues de notre petite résidence. En désespoir de cause on vint me chercher. Ce fut une amusante séance de « piggin english » grâce à laquelle je finis par découvrir qu'il était venu acheter pour quatre sous de papier à lettres. L'heure ne l'avait pas découragé, il avait quitté son cantonnement à 2 kilomètres de là et s'était rendu à la ville, persuadé qu'il y trouverait, comme à Lahore, un *munshi* encore éveillé dans son échoppe d'écrivain public. Sa foi fut récompensé, le secrétaire dactylographe du 3e bureau joua le rôle de *munshi*. On referma sa longue main brune sur les deux pièces d'un penny qu'il nous tendait, et il s'en fut dans la nuit après avoir porté sa main droite à la hauteur de son cœur, de ses lèvres et de son front. J'ai vu ainsi défiler des échantillons de toutes les formations britanniques, y compris l'imperturbable « poivrot » au visage illuminé de soleil et de bière qui affirme être à jeun depuis l'avant-veille, « yes, sir! », et arrive à ramasser sa casquette sans perdre l'équilibre, grâce à des contorsions d'excentrique de music-hall. Il y a chez tous ces hommes une bonhomie, une simplicité presque enfantine, une fraîcheur

d'impressions qui attirent. Quand ils défilent, en formation de marche, la nuque tendue pour faire contrepoids à la pesanteur du sac, sifflant *Annie Laurie*, le refrain presque national écossais, l'illustre *Tipperarry* ou la *Marseillaise* (car ils sifflent gentiment la *Marseillaise* en passant dans les villages français), on a l'impression d'une nation saine, généreuse, dont les hommes vont à la bataille avec le plus étourdissant sang-froid.

Les populations du Nord ont découvert les Anglais. Elles vivaient avec les vieilles légendes des journaux comiques : les grandes dents, la pipe et l'égoïsme. Elles ont bien retrouvé la pipe, ont en vain cherché à établir une statistique de mâchoires proéminentes (le sexe faible, atteint de soudaine myopie, a même fait cette enquête de très près), mais n'ont eu qu'à se louer de la générosité et de la discrétion anglaises. Il y a bien l'histoire du sous-préfet de X..., mais c'est une gentille histoire, comme celle de l'Américain de Caran d'Ache qui, ne trouvant plus de place dans un hôtel au moment de l'exposition universelle, proposait à l'hôtelier d'épouser sur l'heure sa fille, en priant de monter sa valise « dans notre chambre ». Il y avait donc un sous-préfet dans une ville du Nord, et ce sous-préfet habitait un hôtel de sous-préfecture situé dans l'artère principale de la localité. Les Anglais, ayant loué différents immeubles dans cette rue, estimèrent que l'hôtel de la sous-préfecture ferait très bien leur affaire pour centraliser leurs services et, avec un flegme parfait, proposèrent d'expulser le sous-

préfet et de prendre à bail le palais sous-préfectoral. On devine la stupéfaction horrifiée du fonctionnaire du ministère de l'Intérieur. Il fallut expliquer au général anglais le mécanisme des institutions républicaines. N'est-ce pas une gentille histoire? Elle a même comme un sens supérieur. Il y a en effet des gens qui ont l'audace de penser que, dès l'instant où l'on fait la guerre, il ne doit plus y avoir qu'une préoccupation, celle d'accumuler tous les moyens propres à en apporter la conclusion, c'est-à-dire la victoire. Alors un Anglais a pensé que peut-être une sous-préfecture...? Mais cela, comme dit Kipling, c'est une autre histoire.

L'armée anglaise, en s'installant dans le Nord de la France, en a quelque peu modifié la vie, mais tout juste comme se transforme une station thermale suivant la majorité de sa clientèle. Les gamins crient maintenant le « *Deli Mel* » et le « *Time* » dans les rues; on trouve des cigarettes anglaises et du tabac au miel pour la pipe dans les bureaux habitués jusque-là à ne vendre que des « paquets de cinquante » et des «jaunes». Les passementières ont fait venir des cravates et des faux cols mous khaki. Les boutiques ont peu à peu transformé leurs devantures : petits sticks de rotin blond, cannes à manche de cuir cousu, mouchoirs « Union Jack », équipements de cuir fauve, et cela surprend dans notre pays, où le luxe et le confort des hommes avaient été si négligés au profit, d'ailleurs légitime, de nos compagnes. Enfin! voici que d'Angleterre, du royaume de l'élégance masculine, nous arrivent des objets utiles et plaisants. Il faut voir nos

troupiers et nos officiers devant ces étalages. Ils rappellent les midinettes devant les bijoutiers de la rue de la Paix. C'est attendrissant. Mais le souvenir le plus charmant, c'est encore la crémière de C..., une brave femme qui ne vendait à l'ordinaire que du beurre, des œufs et du laitage, qui tenait à l'occasion quelques salades et gardait une réserve de chocolat à cuire et de tablettes d'un sou pour écoliers et qui aujourd'hui, a sur sa porte, une grande pancarte que le fourrier d'une compagnie de chasseurs cyclistes, logé dans la maison, lui a dessinée en belle encre de Chine : *Five o'clock tea.* Et c'est tellement inattendu, dans cette petite localité à demi endormie des Flandres que l'on s'arrête pour réfléchir un instant sur ce que cela représente dans l'histoire du monde.

LA NURSE

Dans la péniche-hôpital qui dort au bord du canal, on lui a ménagé une cabine : elle l'a ornée, animée plutôt, comme toute femme anglaise, même quand elle ne reste qu'infiniment peu de temps quelque part, même quand c'est dans le train de 7 heures du soir « Calcutta-Bezvada-Tuticorin », anime son home provisoire.

Cela ne nécessite pas d'ailleurs un important matériel : un ou deux coussins à fleurettes tendres, ou vives quand c'est du *chintz;* une demi-douzaine de romans

richement cartonnés; plusieurs magazines, un chapeau de paille, autour duquel s'enroule un *pujeree*, quelques photographies dans des cadres de cuir ou d'argent, nécessairement un flacon d'eau de lavande, enfin et surtout des fleurs.

Cela n'est pas la cellule monastique, le refuge austère d'une religieuse qui n'attend plus rien de la vie : c'est une chambrette aimable, souriante. Tout le jour, la nurse soigne les blessés, parmi l'horreur des plaies et l'angoisse des agonies. Elle ne croit pas nécessaire de porter la tristesse jusqu'en son personnel asile.

Et dans le train sanitaire ou l'hôpital de campagne vous retrouvez les aménagements de cette péniche. « Si vous voulez que les patients soient bien soignés, ayez souci du personnel.» Cela se traduit aussi par l'interjection anglaise : « *cheer up!* » qui veut dire une masse de choses : « remonte ton moral », « réjouis-toi », « ne te frappe pas ». Alors on comprend des organisations qui paraissaient superflues comme les baraquements de la « Y. M. C. A. » (*Young Men Christian Association*, Union chrétienne de jeunes gens), uniquement destinés au personnel des ambulances, sorte de *bungalows* indiens qui servent de club, de salle de réunion et de lecture, de *tea house* aux infirmiers et aux nurses. On croirait, tant l'aspect en est souriant, que des gens vont descendre les marches de la véranda pour jouer au golf.

L'Angleterre se prépare à durer, puisque c'est une guerre d'usure. Alors pourquoi demander un effort terrible, épuisant, à des femmes et à des hommes qui,

une fois épuisés, ne seront plus bons à rien! C'est un peu comme le moteur des *lorries*. Il vaut la peine de le repeindre toutes les semaines. C'est une économie.

Les nurses n'ont pas toutes cinquante ans et le teint fané, mais ne sont pas davantage de ravissantes actrices ou de captivantes jeunes filles dont la vue provoque des variations subites de température sanguine. Point de blouses échancrées ou de troublantes liberté des bustes. Un uniforme gris pâle dont une bande vermillon égaie la pèlerine, un petit col blanc boutonné à la manière masculine disent le sérieux et l'impersonnalité de la tâche. Elles ont quelque chose d'immatériel et de froidement humain qui rassure ceux qui craignent toutes émotions, même l'émotion sublime de la religion. C'est la douceur, le doigté, la vigilance, qualités instinctives des femmes adaptées aux besoins sanitaires de l'armée, avec le même calme, le même souci de ne pas compter sur les prodiges de l'enthousiasme générateur de dévouements, mais de calculer avec les faiblesses de la nature humaine, ne pas espérer des saintes et avoir des femmes tout simplement.

La petite cabine fleurie n'exclut pas le courage devant la mort et l'acceptation héroïque de la destinée. A Pervyse, il a fallu déménager de force les deux nurses anglaises qui s'obstinaient à soigner les blessés belges dans une maison voisine de l'église. Elles ne partirent que lorsqu'il n'y eut plus que trois murs sur quatre à leur ambulance. Et, dans le cellier où elles s'installèrent, il y eut tout de même quelques fleurs.

FIGURES DE CHEFS

Sur la place en étoile de la petite ville une auto s'engage. Elle n'hésite pas dans le choix de la route malgré la multiplicité des panneaux indicateurs : blanc sur rouge, blanc sur noir, affiches de circuit, flèches multicolores, plaques de Touring-Club, qui réglementent la circulation des convois automobiles et renseignent les touristes militaires isolés avec un tel luxe d'indications qu'on risque de n'y plus rien comprendre. Au volant de cette auto, il y a un monsieur nu-tête, au visage curieusement modelé, aux traits tourmentés, dont un coloris violent accuse les sillons. Des yeux rieurs, un peu proéminents, disent l'intelligence et la malice. Des parements rouges au col de la veste khaki révèlent un officier supérieur anglais. Auprès, un général français, impassible, les deux étoiles d'argent brillantes au fronton de son képi bleu foncé. L'officier anglais, c'est le général Sir Hugh Wilson; le français, c'est le général Huguet. Ce sont d'inséparables compagnons. L'un est exubérant, l'autre est calme et discret. Le général Huguet, qui, au début de la guerre, était attaché militaire de France à Londres, est maintenant le chef de la mission militaire française, attachée à l'armée britannique. Il est plus Anglais que les Anglais mêmes, et il est connu sous le sobriquet de « Sir Francis Huguet » (prononcez, à l'anglaise : *Iouguett*). Sir Hugh Wilson est le chef

adjoint de l'état-major général anglais. C'est une figure attachante, que celle de ce géant aux longues jambes, aux longs bras, voûté par la hauteur de sa taille, bon garçon, modeste, proclamant : « Je suis l'homme le plus laid de toute l'armée anglaise! » et qui serait très étonné si on lui répondait : « Permettez que nous en doutions, mais nous ne doutons point que vous en soyez le plus intelligent ». Il excelle dans les solutions pratiques et s'entend rapidement avec l'homme de guerre français qui a le plus horreur des longs discours, le général Fòch. Y a-t-il une question importante à traiter? Le général Wilson saute dans sa voiture, dont il pourrait enjamber la portière s'il lui en prenait fantaisie, met le pied à l'accélérateur et, une heure après, est chez le commandant du groupe des armées du Nord. Pas de paperasses, pas de notes et contre-notes. Une bonne explication verbale, concise, claire et l'affaire est faite. En sortant, le général Wilson gambade, met son bras autour des épaules du général Foch, comme au plus fidèle *old pal* de tous les *old pals* de la terre, lui donne une grande tape dans le dos et part d'un bon rire joyeux. Et cette familiarité amicale choque peut-être un peu le général Huguet que le calme et la dignité d'Albert Gate n'ont pas accoutumé à tant de manifestations extérieures de sympathie.

Mais la *fraternité* d'armes ne peut-elle pas s'étendre des poilus et tommies aux généraux et *staff-officers?* Nous faisons la guerre ensemble, que diable! avec l'entrain que donne la victoire certaine. L'Entente est cordiale, n'est-ce pas!

***

Sir Douglas Haig, hier commandant d'armée, aujourd'hui commandant en chef, est l'homme du *push* ce qui signifie la poussée en avant, le coup de poing, l'offensive. C'est un rude homme. Le type parfait du cavalier, de ceux qu'au régiment nous appelions des jambes d'acier. Grand, bien découplé, la poitrine bombée, les jarrets tendus et habillés de bottes fauves admirablement patinées, sur lesquelles cliquettent les chaînes d'argent des éperons. Il est là depuis le début de la campagne, a vu Mons, la Marne, l'Aisne, l'Yser; il mène son monde assez durement, mais avec une décision remarquable. Son bagage militaire est grand. Il a tâté de toutes les branches du service, troupes et état-major, inspections d'armées et ministère. Il a été avec Kitchener à Khartoum, avec French au Natal.

Avec Sir Douglas Haig, l'armée anglaise ne s'endort pas.

***

C'est un salon Directoire, dont on a déménagé les meubles. Aux murs il y a, dans un état de fraîcheur remarquable, du papier de tenture de l'époque, des scènes empruntées à l'histoire de la Rome antique, traitées en noir, gris et blanc, avec un souci de relief accusé, à la manière de la statuaire. Des tréteaux en bois, de vastes tables avec des cartes solidement tendus et ornées de petits drapeaux bien plantés, remplacent les meubles vieux gris, filetés de bleu, que l'on attendait là. Dans ce décor un peu imprévu, un homme

aux épaules carrées, à la mâchoire carrée, haut en couleur, découvrant, lorsqu'il sourit, et il sourit souvent, de saines dents blanches sous des fortes moustaches châtain. C'est Sir William Robertson, chef d'état-major général. Jamais homme ne fut plus représentatif de la race anglaise, robuste, mieux que robuste, puissante. Il fait penser à la ténacité du bouledogue, quand il s'est accroché à un fond de culotte de maraudeur.

Sir W. Robertson n'est pas grand causeur. La guerre est un vaste *business* qui ne se traite pas en paroles. Des décisions, des actes. Sir W. Robertson serait, m'a-t-on dit, fils de ses œuvres et aurait gravi tous les échelons de la hiérarchie militaire depuis les plus modestes. Les Anglo-Saxons excellent à produire ce genre d'hommes d'action qui administrent des empires coloniaux comme une fonderie de Sheffield ou une filature de Manchester. Ils ont des nerfs bien disciplinés et des muscles d'acier. La nervosité allemande, les machinations coûteuses du « Grosses Hauptquartier » pour faire courir de faux bruits, chercher à égarer les alliés sur la force réelle allemande, ses disponibilités, ses intentions, sont aussi vaines auprès de l'état-major anglais que de l'état-major français. L'inquiétude est une faiblesse que ne connaîtra jamais Sir William Robertson.

***

Le maréchal reçoit à dîner. Il a mis la petite vareuse bleu marine, aux boutons d'or, qui est une sorte de

« smoking » militaire. Sur sa poitrine, au-dessus de trois ou quatre rangées de petits rubans multicolores, qui témoignent de ses campagnes, il a épinglé la médaille militaire française en l'honneur de ses hôtes alliés. Sir John French comprend notre langue, mais redoute de la parler, par une sorte de timidité de débutant. De temps à autre pourtant il se résigne. Avec une petite moue caractéristique de la commissure droite des lèvres (comme s'il mâchonnait un cigare éteint) il demande : « Est-ce qu'ils (les Boches) usent aussi chez vous (dans le secteur de votre front) *de la poison et des pipes à gaz?* »

Le maréchal est un homme du monde d'une distinction un peu dédaigneuse. Les procédés boches lui semblent particulièrement répugnants, la grossièreté boche, l'ivrognerie et la goinfrerie tudesques l'écœurent. Ces gens, vraiment, font la guerre en rustres parvenus. Ils peuvent arborer tous les uniformes chamarrés de leur garde-robe, on sentira toujours l'insuffisante hydrothérapie. Et c'est une chose qu'un gentleman anglais ne peut pardonner.

On ne saurait être plus gentlemen que Sir John. C'est le modèle rêvé d'un Lavery ou d'un Jacques-Émile Blanche. La petite moustache blanche en brosse tranche sur le teint coloré. Le cou est emprisonné dans une haute cravate de chasse en faille. L'âge n'a rien ôté au charme élégant du maréchal. Il semble aussi jeune qu'au temps où il commandait une division de cavalerie au Natal. De jeunes dames anglaises doivent rêver du maréchal.

R. F. C.

Dead slow (mortellement lentement), dit l'immense pancarte rouge au tournant de la route, et un jeune boy en bonnet de police khaki agite un petit drapeau pour faire observer cet ordre. C'est un champ d'aviation anglais qui est installé au sommet du plateau, des deux côtés de la route. Le Royal Flying Corps, le corps volant royal, est une arme qui est entrée tout de suite dans la gloire. L'Angleterre sportive avait les hommes pour cette tâche. Ils ont été et sont incomparables. Warneford a descendu tout seul un zeppelin. Tous les jours les escadrilles s'envolent en quête d'exploits nouveaux. La « casse » n'importe pas. *Forward!* (En avant!)

J'évoque le souvenir de Michael Braithwaite rencontré dans le rapide de Calais, le 13 mai 1915, un garçon d'une magnifique jeunesse, d'un enthousiasme débordant. Et pourtant, dans le courant de cette même semaine, il y avait eu trois morts dans son escadrille. Il s'était rasé dans le lavabo du train, avant d'arriver à Paris. Il venait réceptionner un appareil plus vite capable de donner efficacement la chasse aux Albatros boches. Il me racontait ses reconnaissances, les difficultés au-dessus de certaines zone défendues par les canons contre avions, les *anti-aircraft guns*... Mais ce qui l'ennuyait, c'était que les aviateurs n'avaient jamais la chance de rapporter un souvenir

de guerre, un casque allemand surtout, et je devais à l'occasion lui en procurer un. Le 19 mai, il était mort.

Dans le R. F. C., les hommes sont jeunes. Je connais un colonel qui a bien trente-deux ans. Des yeux bleu clair illuminent son visage. La responsabilité de son commandement a marqué d'un signe grave ses traits juvéniles. Mais il n'y a rien de dramatique ou de théâtral dans les attitudes. C'est du grand sport, du sport terrible, mais c'est un rouage normal de l'armée.

Le colonel me montre une nouvelle bombe incendiaire contre zeppelins, une merveille d'ingéniosité, et, pendant que nous manipulons l'engin, un moteur pétarade devant une des tentes, puis le bruit du moteur se régularise. Une main gantée se lève, les mécanos tirent rapidement les cales en bois devant les roues. L'avion roule quelques dizaines de mètres, un coup de manche à balai et l'appareil décolle d'un seul bond.

« C'est X... qui rentre en Angleterre. Il y sera dans deux heures », dit le colonel.

DANS LES TRANCHÉES

C'est une histoire que Philippe Millet m'a racontée. Elle est un peu macabre, mais elle est trop typique pour ne pas être redite. Quelque part du côté d'Ypres il y avait des tranchées qui avaient changé plusieurs fois d'occupants. Les obus avaient bouleversé le ter-

rain, mais les Anglais étaient restés finalement maîtres de la place. Du parapet d'une de ces tranchées émergeait une main, une main raidie par la mort. Le cadavre faisait maintenant corps avec le parapet et il ne pouvait être question de piocher pour le dégager. Était-ce un soldat anglais, allemand, français, marocain? Nul n'aurait pu le dire, toutes les troupes s'étant abattues en ce point de jonction des lignes alliées.

Quand vint l'heure de la relève, la compagnie qui occupait la tranchée défila devant la main et le premier qui passa eut un geste. Il serra la main, la pauvre main morte en disant : *Good bye, old chap!*

L'accent de cet adieu était indéfinissable. C'était quelque chose de fraternel et de comique à la fois. On ne peut pas parler d'irrespect de la mort, car cette intention-là n'était point. C'est plutôt une acceptation flegmatique de la destinée ne donnant à la mort d'un soldat, au cours du plus grand drame du monde, que sa valeur toute relative; c'est le sens violent de l'humour qui fait serrer une main quelle qu'elle soit quand cette main n'est point tendue dans une telle intention; c'est enfin la petite note à la Dickens de l'adieu au possible ami ou à l'ennemi tombé vis-à-vis duquel on n'a plus de rancune. C'est bien complexe, mais la psychologie anglaise est coutumière de ces problèmes.

Ce qui est moins difficile à saisir dans sa nuance exacte, c'est le cri de guerre des Anglais à partir du 8 mai. Les Allemands virent des hommes furieux se jeter sur eux en hurlant : « *Lusitania! Lusitania!* »

La sauvagerie allemande a dû en être profondément étonnée. Le torpillage du *Lusitania* était une si bonne plaisanterie! Faire périr des innocents, mettre des civils devant les troupes, incendier des églises, tout cela a si peu d'importance pour Guillaume II, ses officiers et ses hommes, que l'indignation humaine devant le crime dépasse leur intelligence. Les Allemands n'ont jamais compris les Anglais parce qu'ils leur ont prêté des sentiments aussi bas que les leurs. Ils ont donné à l'impérialisme anglais la même visée d'hégémonie qu'au pangermanisme. Or, l'impérialisme anglais est l'association et le libre développement d'un groupe de peuples. L'autonomie des grandes colonies, le Dominion canadien, le Commonwealth australien, le Sud-Afrique, en est la preuve éclatante. Londres n'y impose pas sa loi comme le ferait Berlin. Chatham disait : « Les colonies sont choses trop grandes pour qu'on les puisse étreindre, sauf dans les bras de l'affection. » Le libéralisme anglais est au-dessus de la compréhension d'êtres cupides et cyniques.

Mais ce sont là des considérations qui nous éloignent du terre à terre, si j'ose dire, des tranchées. Le soldat anglais à une mentalité de brave garçon un peu simple. Il n'a pas la notion du danger. Son imprudence est extrême. Il sortira en plein jour du boyau pour changer de chemise et mettre son linge à sécher. Pour lui, le combat ne doit commencer qu'au coup de sifflet, comme au football.

Dans de courtes notes, on ne peut tout passer en revue. Les anecdotes s'oublient ou, parmi celles qui

reviennent à la mémoire, on ne sait laquelle choisir. En voici une pourtant qui illustre les rapports amicaux et libres des officiers avec leurs hommes. Dans une attaque, l'un des blessés, assez sérieusement, mais non mortellement atteint, resta très en avant des lignes anglaises. Un officier s'approcha de lui pour le ramener, en le portant sur son dos. Le blessé refusa cette offre généreuse. — « Mais pourquoi veux-tu rester là? demanda l'officier. — Parce que si vous me prenez sur votre dos, dit le tommy, je recevrai une autre balle dans le derrière et c'est vous qui aurez la croix de Victoria! »

Cette histoire parfaitement authentique, serait-elle possible de l'autre côté des lignes, dans l'armée où l'on enchaîne des hommes à leurs mitrailleuses ?

L'INTERPRÈTE

L'interprète français attaché à l'armée anglaise est une création de cette guerre. L'organisation de temps de paix n'avait prévu qu'un nombre infiniment limité d'interprètes. L'examen d'entrée des « cacaouettes » (appellation née de l'insigne floral brodé sur le velours bleu du col et qui devrait ressembler à un rameau d'olivier avec fruits) était d'une extrême rigueur. Il fallait être apte à déchiffrer un document étranger écrit même au crayon, mieux qu'un chartiste rompu aux palimpsestes, connaître les termes techniques

militaires comme l'auteur d'un dictionnaire spécial, écrire et parler plus que correctement la langue étrangère que l'on prétendait posséder, avoir enfin des aptitudes militaires donnant une certaine compétence en la matière. A la vérité ces qualités étaient nécessaires pour l'emploi tel qu'on l'envisageait alors. L'interprète militaire devait être attaché aux états-majors pour l'interrogatoire des prisonniers et le dépouillement des documents et papiers saisis. Ce service fonctionne d'ailleurs parfaitement et tel qu'il avait été prévu.

L'interprète attaché à l'armée anglaise a une fonction toute différente. Il sert de liaison entre le corps expéditionnaire et la population française. C'est lui que l'on met à contribution pour préparer un cantonnement, demander des renseignements sur les routes, intervenir dans les contestations. C'est un guide et un traducteur que l'on prête aux différentes unités anglaises. Les contingents anglais se chiffrent par centaines et centaines de mille. Il a fallu pourvoir d'interprètes tous les bataillons au fur et à mesure de leur débarquement. Or, il n'existait pas d'interprètes diplômés en nombre même approximativement suffisant. Il a été nécessaire de créer des interprètes par fournées hâtives en se bornant à un examen succinct de leurs seules connaissances linguistiques. Trois catégories d'individus ont fourni les interprètes ainsi demandés : les gens du monde, les intellectuels et les garçons de café. C'est une classification un peu sommaire, mais elle répond assez bien à la réalité. Les gérants

des grands hôtels qui sont souvent des hommes fort distingués et beaucoup plus riches que vous et moi sont étiquetés « garçons de café » par l'habituelle malice française. Ce sont eux qui prêtent aux fatales plaisanteries plus ou moins authentiques du lord anglais cherchant longtemps « où il a vu cette tête-là » et finissant par découvrir que c'est dans le Palace où il passa quelques jours de son voyage de noce. Les intellectuels sont des professeurs d'anglais, de doctes spécialistes d'économie politique ou de droit international, des banquiers, des écrivains qui sont en général d'assez médiocres cavaliers. Les gens du monde sont d'excellents cavaliers, mais quelquefois d'insuffisants linguistes en dehors des termes de sport et du vocabulaire réduit des amabilités de salon.

Ces petites imperfections des uns et des autres se fondent dans la bonne volonté générale. Le Français livré à lui-même, ayant la responsabilité et l'initiative, est incomparable. Il aime à rendre service, à se multiplier. Rien ne lui plaît davantage que ce dévouement qui ne lui est pas commandé. C'est une des vertus de notre race dont la soif de liberté n'a point d'orientation égoïste.

L'interprète d'un bataillon anglais, seul Français au milieu d'Anglais, sentant que l'on compte sur lui pour de nombreux détails pratiques, est flatté de cette confiance et s'efforce de la justifier. Et cela ira jusqu'au complet sacrifice.

Dans un petit village du front, à 1,500 mètres de la

première ligne, des convois sont arrêtés. Le village a encore assez bonne figure. Il n'a été que peu marmité. Une dizaine de maisons ont encore leur toit. C'est une localité exceptionnellement favorisée. Dans un estaminet transformé en bureau un brave homme en khaki, un Français qui doit avoir la quarantaine, fait patiemment des comptes et classe des papiers. Dehors, des mulets chargés de caisses de munitions grattent les pavés d'un sabot impatient. Des tommies déchargent des camions qui viennent d'arriver. Il y a un peu de tout, des shrapnels, de la viande frigorifiée, des légumes frais, du beurre... L'homme en khaki sort de temps à autre, vérifie des ballots, se replonge dans ses chiffres et ses vérifications.

Tout d'un coup, un ronflement de locomotive, une explosion formidable. Le village commence « à prendre » du 150 boche. C'est une débandade. Quelques mulets ayant cassé leur longe galopent vers la sortie du village. Les camions à moitié déchargés se hâtent de faire demi-tour, les hommes du T. et S. (*transport and supplies*) cherchent des caves *bomb proofs*. Dans son estaminet-bureau, l'interprète français range ses papiers, épingle les factures, se démène pour qu'on sauve les colis, appelle des hommes de bonne volonté... et le 150 continue de tomber.

... Le tableau d'honneur des interprètes compte déjà trop de noms. Il y a ceux qui n'ont pas résisté à la joie de charger avec la troupe, il y a les hommes de liaison avec l'unité française voisine, il y a ceux qui se sont mis au premier rang pour montrer que les Fran-

çais n'ont peur de rien. Et il y a beaucoup de garçons de café, quand le canon a fait « boum », qui ont répondu héroïquement « voilà! »

CANTONNEMENTS ANGLAIS

Une nuit, dans une ville du Nord occupée par les Anglais, comme je regagnais mon logis le long des rues désertes et qu'aucune lanterne n'éclairait, un rayon de lampe électrique de poche jaillit soudain dans mes yeux et, en anglais, un être visible me demanda la faveur de coopérer à l'interrogatoire d'un personnage suspect qu'on avait vu entrer à cette heure tardive (21 h. 30!) dans trois estaminets successifs. Je suivis l'ombre, détective militaire auquel s'étaient adjoints trois policemen sortis je ne sais d'où. Le suspect n'était qu'un brave employé de la gare qui, son service terminé, venait apporter à domicile des lettres d'avis annonçant aux propriétaires des estaminets l'arrivée de paniers d'œufs ou d'autres denrées périssables, et qui touchait des intéressés, pour cette prompte notification, une rémunération reconnaissante.

La police britannique en territoire français est d'une minutie et d'une rigueur qui ne plaisent qu'à moitié aux indépendants forcenés que sont les Français, passionnés de passe-droits, de bons tours joués à l'autorité quelle qu'elle soit. La femme qui, au

mépris des ordres du généralissime, se déguise en laitière pour aller retrouver son mari dans la zone interdite des armées, a, malgré tout, la sympathie des officiers même les plus rigoureux en matière de discipline. C'est un trait de notre caractère, une preuve de sa faiblesse et de son charme. Nos alliés n'ont point cet abandon. Ils sont impitoyables. Leur sévérité s'explique d'ailleurs par le fait qu'étrangers au pays, n'en comprenant qu'insuffisamment la langue, ils ne pourraient appliquer sans danger une politique nuancée. Les résultats sont d'ailleurs excellents. L'espionnage allemand a renoncé à ses tentatives dans la zone anglaise. Si quelques Français, citoyens hautement honorables, ont eu à souffrir d'une suspicion imméritée de la part des Anglais, ils s'en consoleront certainement en songeant aux difficultés et à l'importance de la tâche. Mieux vaut quelques erreurs, certes déplorables, qu'une timidité courtoise, dont nos ennemis profiteraient. Ceux d'entre les civils qui, malgré vingt et un mois d'expériences, n'ont pas encore « réalisé » que nous sommes en guerre et ne voient, avec un extraordinaire égoïsme, que leur agrément et leur intérêt personnels, sans songer le moins du monde aux souffrances héroïques des hommes qui sont aux tranchées, lancent facilement l'anathème contre « l'occupation anglaise ». Ils la voudraient plus discrète. C'est une mentalité d'hôteliers de villes d'eaux pour lesquels l'Anglais doit, par définition, être le client d'exploitation fructueuse. Le sans-gêne de certains insulaires

est égalé par la rapacité de certains négociants qui, dans ces villes du Nord français occupées par nos alliés, n'ont pas hésité à marquer de prix de guerre (c'est-à-dire propres à déchaîner la guerre contre leur impudence!) tout ce dont les soldats de S. M. Georges V pouvaient avoir besoin. La conséquence en a été parfaitement simple : l'Intendance angaise a créé des coopératives qui luttent contre le commerce local. Les protestations ont été véhémentes, mais on ne saurait donner raison à des profiteurs qui oublient trop aisément le sort terrible des départements envahis, et ne savent point se contenter de bénéfices que pourraient leur envier tous ceux que la guerre a privés de leur emploi et éloignés de leurs affaires.

Si quelque reproche peut être adressé, en une analyse véridique de la situation, à certaines fractions du corps expéditionnaire anglais, c'est au sujet de leur trop grande liberté dans l'accommodation des domiciles privés à leur confort personnel.

L'architecture provinciale française n'a pas eu, dans le courant du siècle dernier, un souci dominant de l'hydrothérapie si chère aux Anglo-Saxons. Le tub matinal, excellent pour la peau et le libre jeu des muscles, est néfaste aux fauteuils de velours frappé et aux tapis de ton fragile. La chaleur de certains plats autant que la graisse qui en peut déborder sont funestes au poli des acajous et des ébènes. Certaines négligences de ce genre étonnent de la part d'un peuple, dont l'amour du *home* est proverbial ; mais, à la vérité, on ne peut s'attendre à trouver sur un million

et demi d'hommes un million et demi exactement de gentlemen. Il y a un pourcentage fatal d'individus d'éducation moins raffinée et, quelle que soit la troupe qu'on se trouve appelé à loger, même française, il faut prévoir des mécomptes. »

Les globe-trotters qui ont visité le centre africain ont toujours remarqué la différence entre l'installation d'un officier ou d'un administrateur anglais et celle d'un Français de situation analogue. Notre compatriote, insouciant et conciliant, se contentera d'une vieille caisse en guise de table et estimera qu'une bougie fichée dans un goulot de bouteille suffit comme moyen d'éclairage. L'Anglais traînera une multitude de bagages et son abri temporaire verra des rockings-chairs propices aux siestes les plus douces.

La guerre européenne n'a point modifié ce contraste. L'Anglais a besoin de ses aises. Le Français en a un moindre souci. L'égoïsme de certains gens est la cause principale des conflits. Demandez à nos propres officiers si partout l'accueil qui leur fut réservé garde dans leur souvenir l'auréole des hospitalités fraternelles? Avec quelles mines fut reçu leur billet de logement? Les bonnes chambres ne furent-elles pas quelquefois précipitamment fermées et la mansarde glaciale offerte? Désireux de ne gêner personne, humbles et discrets, nos officiers acceptèrent sans protester l'insuffisant asile que quelques mauvais Français leur donnaient. Que dire de la rapacité de telle vieille rentière, habitant confortablement Paris et qui, ayant 9 officiers logés dans sa villa d'été située

dans la zone des armées et touchant de ce fait 270 francs par mois (prix supérieur à la valeur locative de l'immeuble en temps de paix), réclamait 45 francs de plus par mois pour l'usage de la salle à manger et de la cuisine?

La grandeur tragique du temps présent n'a pas galvanisé toutes les âmes. La cupidité crispe encore les poitrines étroites. Si quelques êtres inférieurs ont une telle attitude à l'égard de leurs propres compatriotes, il est aisé d'imaginer le profit qu'ils ont cherché à tirer des Anglais, et de deviner que leur hospitalité ne fut pas précisément écossaise. Nos alliés n'y sont pas allés par quatre chemins; ils se sont installés sans tenir compte des grognements de leurs hôtes. C'est ainsi que s'est créée la légende, trop facilement et trop légèrement généralisée, de l'absolu sans-gêne de l'occupation britannique. Elle ne repose que sur des cas isolés, survenus dans des circonstances strictement localisées, et dont le procès est facile à instruire.

Cette occupation s'est révélée admirable dans son organisation et sa méthode. La présence d'une troupe, surtout étrangère dans une agglomération de quelque importance est une source fatale de difficultés. Il faut une discipline extrêmement sévère et une répartition très nette de l'autorité. Les Anglais ont immédiatement doté les villes françaises, que l'ordre de bataille a placées dans leur secteur, d'une prévôté et d'une police urbaine dont on ne saurait méconnaître les mérites et les bienfaits. Cette surveillance d'ensemble a permis la création et le fonc-

tionnement de multiples rouages complémentaires de la vie du corps expéditionnaire. J'ai déjà parlé des coopératives. Ne faut-il pas dire un mot des spectacles (music-hall et cinéma) organisés pour la troupe? Dans une certaine ville, il n'en existe pas moins de trois. La représentation commence à 18 heures et finit à 20 h. 30. Le prix d'entrée est de 20 centimes pour les hommes et 50 centimes pour les officiers et le programme est renouvelé tous les soirs. Chansonnettes et scènes comiques, féeries humoristiques, romances sentimentales et patriotiques, derniers films français et anglais attirent vers ces salles (soit le grand théâtre de la localité, soit un local assez vaste pour être approprié à cet usage) un nombre considérable de soldats. Toutes les semaines une représentation gratuite est réservée aux enfants français, qui ne comprennent pas grand chose aux paroles, mais rient de bon cœur aux pitreries caractéristiques des comiques anglais.

Les bénéfices réalisés servent à l'entretien du matériel et aident au fonctionnement des *recreation's rooms*, sorte de « foyers du soldat », où ils trouvent un asile aux heures de liberté. Ils y peuvent écrire, lire, jouer aux échecs, aux dames, aux dominos et consommer d'honnêtes rafraîchissements (thé, café, chocolat, bière). Il faut évidemment la haute paye du soldat anglais pour lui permettre ces dépenses, mais l'autorité militaire, par ce souci de bien-être et de distraction, maintient un contrôle discret et utile sur la troupe, empêche les longues stations des

soldats désœuvrés dans les estaminets et entretient leur moral.

Ce moral est d'ailleurs excellent. Les Anglais ne sont pas fatigués de la lutte; ils donnent, au contraire, l'impression de la commencer seulement. Ils ont été d'abord mus par le point d'honneur, puis est venue la phase de la réalisation du danger. Aujourd'hui, ils sentent que l'avenir du monde et celui des libertés de l'Angleterre sont en jeu. Ils sont décidés à jouer et ils joueront la partie jusqu'au bout.

Le mouvement national des enrôlements volontaires, bien qu'il ait fini par se ralentir, restera une des plus belles pages de leur histoire. Les dilettanti les plus raffinés n'ont pas hésité à mettre la main à la pâte. Il n'en est pas d'exemple plus typique que le bataillon des *Artists' Rifles*, recruté uniquement parmi les artistes. C'est l'esprit du club appliqué aux choses de la guerre. Sa création remonte à 1860, et au tableau d'honneur de ceux qui portèrent son uniforme figurent des noms aussi célèbres que lord Leighton, sir John E. Millais, sir E. D. Poynter, Val Prinsep, sir John Forbes Robertson, etc. C'est une sorte de bataillon d'élite dans lequel le général en chef puise des cadres à raison de cent officiers par mois.

L'Allemagne avait prévu beaucoup de choses, mais son jugement, faute de psychologie, se trouva souvent en défaut. Elle n'avait jamais cru à une grande armée anglaise, en raison de l'apparente impossibilité de lui créer des cadres. Les millions d'hommes levés par lord Kitchener ont pourtant des sous-officiers et

des officiers. L'aristocratie anglaise n'a pas été sourde à l'appel du devoir. Il y a chez nos alliés un esprit semblable à celui qui anime notre jeunesse pensante et qui a fait de nos officiers de réserve un des éléments inattendus et décisifs de la victoire. L'officier de réserve allemand combat avec une résignation farouche, par soumission à un système; il n'y a pas place en son cœur pour aucune des idées généreuses qui donnent à ses adversaires un constant réconfort. J'ai passé plus d'un an parmi les troupes anglaises et fréquenté beaucoup d'officiers : l'impression dominante est celle d'une résolution implacable et d'une gaieté saine. C'est vraiment un très grand peuple! Il apporte à l'œuvre commune l'appui d'une organisation méthodique dont la perfection explique certaines lenteurs, la force d'hommes d'une musculature remarquable, jeunes et décidés. On comprend que le militarisme allemand ait fait à l'Angleterre la faveur d'une haine de premier choix.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Préface. V
L'entrée en guerre de l'Angleterre. 7
La concentration. 11
La bataille de Mons (23 août). 13
La bataille de la Marne. 16
L'armée Von Klück bat en retraite (6, 7 et 8 septembre). 17
De la Marne a l'Aisne (10, 11, 12 septembre). 20
La bataille de l'Aisne. 22
L'offensive anglaise au nord de l'Aisne. 24
Le transfert de l'armée anglaise en Flandre. 27
La question d'Anvers. 29
La bataille des Flandres. 30
Les IIe et IIIe corps anglais. 32
Le Ier corps anglais. 37
La visite et la mort de Lord Roberts. 40
La guerre de positions. 43
Lord Kitchener. 46
L'organisation des nouvelles armées. 49
L'organisation sanitaire. 53

Pages.

L'amitié française. 57
La préparation de l'effort. 60
Les chefs. 65

DANS LA ZONE ANGLAISE

Le policeman. 71
Sur la route. 74
« Five o'clock tea ». 79
La nurse. 83
Figures de chefs. 86
R. F. C. 91
Dans les tranchées. 92
L'interprète. 95
Cantonnements anglais. 99

B — 133. — Libr.-Impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

142584 HMod.
P976a

Author Puaux, René

Title L'armée anglaise sur le continent

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU